This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

Anne Collins Smith

ÉMILIE
DE VARMONT,
OU
LE DIVORCE NÉCESSAIRE,
ET LES AMOURS
DU CURÉ SÉVIN,

Par l'Auteur de Faublas.

PRIX 3 LIVRES 12 SOUS.

TOME TROISIEME.

A PARIS,
Chez BAILLY, Libraire, rue S. Honoré, vis à vis la Barriere des Sergens,
Et chez les Marchands de nouveautés.

1791.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
20 FEB 1974

ÉMILIE DE VARMONT,

OU

LE DIVORCE NÉCESSAIRE,

ET

LES AMOURS DU CURÉ SÉVIN.

ÉMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Le 16 Août 1782, minuit.

C'EN est fait! c'en est fait! je ne dois plus espérer de trouver le bonheur sur la terre. Que dis-je! j'y chercherois en vain le repos. En quelque lieu que la paix habite, il

ſuffira que je me montre pour qu'elle diſparoiſſe. L'infortune qui me pourſuit conſtamment, s'attache encore à tout ce qui m'environne. Malheur, malheur à quiconque, attiré vers moi par un penchant fatal, oſeroit en quelque ſorte aſſocier ſes deſtinées aux miennes! il deviendroit bientôt l'objet de la pitié générale, & mon ſort n'en ſeroit que plus déplorable.

Avant que je vinſſe troubler ſa retraite, M. Sévin y rencontroit quelques douceurs. Depuis que j'habite ces lieux, leur malheureux maître n'a plus de beaux jours. A mon aſpect, les tranquilles plaiſirs ont fui pour jamais. Mon oncle ne peut déjà plus ſe livrer à ces ſoins domeſtiques, dont il ſe faiſoit un délaſſement plutôt qu'un travail. Son jardin n'eſt plus cultivé; ſes oiſeaux chéris languiſſent en attendant leur nourriture. Lui-même il dé-

périt; il se consume; sa jeunesse, usée par les chagrins, s'avance rapidement vers son terme. Enfin, ses devoirs sacrés, les plus saintes fonctions de son ministere, lui deviennent insupportables : je le vois porter jusqu'à l'autel ses tristes rêveries, ses distractions profondes, ses pleurs ameres, son désespoir.

Et moi, Dorothée, moi l'auteur de tant de maux, penses-tu que j'en puisse demeurer spectateur indifférent? Va, mon cœur navré de tristesse est fermé désormais à toute espece de consolation.

Mais, d'ailleurs, que sont-elles devenues les consolations qui pouvoient me rester? M. Dolerval m'a paru ces jours derniers tout aussi malheureux que mon oncle. Il a, comme celui-ci, l'air toujours inquiet, toujours péniblement préoccupé. Je trouve qu'il

change à vue d'œil. Sa figure pâle, décolorée, ne conserve point toute entiere cette grande douceur qui faisoit sa beauté principale : on y remarque la trace des soucis rongeurs. Ses yeux aussi, ses yeux rouges & fatigués, ne brillent que rarement du feu qui les animoit. Sa voix même est continuellement altérée. Quelquefois, dans un trouble extrême, il paroît vouloir nous confier un douloureux secret ; néanmoins je ne sais quelle défiance aussi-tôt l'arrête : il ne s'explique jamais que par des soupirs mal étouffés.

Au reste, si M. Sévin ne redoute pas cette confidence, par quelle inconcevable fatalité s'avise-t-il donc de tous les moyens propres à l'empêcher? Mon oncle, je crois te l'avoir déjà dit, me laisse à peine le temps de saluer son ami. Ce n'est plus la musi-

que qui s'oppoſe à nos entretiens : on met un livre entre les mains de M. Dolerval, dès qu'il arrive. Et quel livre! l'auteur s'efforce de prouver que le vil intérêt perſonnel eſt l'unique mobile de nos actions; que par conſéquent il y a bien peu de vertus ſur la terre : point de tendreſſe filiale, par exemple, point d'affection fraternelle, point d'amour fidele & déſintéreſſé; pas même d'amitié véritable! Eh mais! quand tout cela feroit inconteſtable, à quoi bon préſenter aux hommes ce hideux tableau de leur difformité? je ſais bien, quant à moi, que ce vilain livre me flétrit l'ame; il me conſterne, il me dégoûte, il me jette dans un abſolu découragement de moi-même. Et vous, mon oncle, il faut que vos chagrins aient prodigieuſement altéré la bonté naturelle de votre caractere, pour que déjà vous

vous plaisiez à cette lecture, & surtout pour que vous vous obstiniez à nous en affliger tous les jours. Ne sens-tu pas, Dorothée, que cet affreux systême, s'il pouvoit être goûté, nous feroit détester l'humanité toute entiere ? Hélas ! point d'amour fidele & désintéressé ! cela n'est-il pas horrible à penser, ma sœur ?

Pas même d'amitié véritable ! je serois tentée de croire à cet odieux principe, si tout ce que je vois ici pouvoit durer long-temps encore. L'un des deux amis oublie trop souvent ce qu'il doit à l'autre, de bienveillance & d'égards ; M. Sévin ne parle plus à ce jeune homme qu'avec une impatience mal déguisée, & quelquefois d'un ton d'aigreur vraiment insoutenable. Ce qui m'étonne bien davantage, c'est que M. Doleval lui-même se livre à des mouvemens d'humeur

aſſez fréquens. L'autre ſoir..... Non, Dorothée; c'étoit hier. Il me ſemble qu'il y a déjà pluſieurs ſiecles. Hier au ſoir, M. Dolerval, apparemment excédé comme moi de cette lecture, jette le livre, d'un air un peu brusque, il eſt vrai; mais auſſi-tôt confus de cette inconvenance, il s'accoude ſur la table, couvre ſon viſage de ſes mains, & reſte quelques minutes dans cette attitude humiliée. Ma ſœur, je voyois ſa poitrine s'élever & s'abaiſſer par des mouvemens très-prompts & très-inégaux; j'appercevois quelques larmes entre ſes doigts; mon cœur en étoit prodigieuſement ému, je l'avoue. Mon oncle, qui nous obſervoit en ſilence, ſe leve alors, & d'un ton douloureux, mais qui cette fois n'avoit rien d'offenſant : *convenez-en*, dit-il à ſon ami, *l'étrange figure que tous deux nous faiſons ici; ne doit pas beau-*

coup amuser ma niece. — *Ce que vous avez la modestie d'avancer collectivement, il faut, je le sens bien, le prendre uniquement pour moi*, s'est écrié le jeune homme : *ah si j'avois le courage de rester chez moi pour y cacher ma foiblesse, vous l'aimeriez mieux, sans doute. Sans doute il vous paroîtroit plus commode que votre ami, témoin tranquille de votre bonheur, ne vînt jamais l'empoisonner d'aucune inquiétude.* — *Quoi! de l'ironie!* a répondu mon oncle avec amertume. *A votre place, Dolerval, si je pensois ce que vous osez dire, je serois du moins assez généreux pour avoir le courage dont vous me parlez.* — *Voilà le conseil que depuis quelque temps j'attendois*, a répliqué M. Dolerval à son tour fort agité; *je serai, n'en doutez pas, mes efforts pour le suivre.* Il s'éloignoit; mais il s'est un moment arrêté pour me regarder en-

core, & c'est alors qu'il a proféré ces mots où mon oncle a cru voir un outrage pour Juliette & pour lui, mais où je ne trouve, moi, qu'une obscurité singuliere, dont je puis être inquiette & non pas fâchée : *Assurément, Monsieur, vous êtes très-heureux de posséder chez vous Mademoiselle ; mais jamais, & vous m'en arrachez l'aveu, jamais je n'aurois pensé que vous aussi vous dussiez un jour avoir une niece.*

Aussi-tôt il est parti ; nous ne l'avons pas vu ce soir ; il y a vingt quatre mortelles heures qu'il n'est venu.

Je vois qu'il conservera le ressentiment de cette derniere querelle ; & mon oncle, non moins coupable, qui s'obstine à trouver une insulte dans des paroles purement énigmatiques, mon oncle proteste que cette fois il ne l'ira pas chercher. Quoi ! pas même d'amitié véritable ! cependant mon

oncle a-t-il si grand tort? Que venoit-il faire chez nous ce cruel jeune homme? ou de quelle étrange maniere s'y comportoit-il? Pourquoi veut-il, s'il est marié, troubler notre repos? Et s'il ne l'est pas, de quoi peut-il tant s'affliger? Comment peut-il me donner à moi-même de si grands chagrins? Il y a vingt-quatre heures que je ne l'ai vu!

Allons, mes yeux s'ouvrent... bien tard; mais je ne les fermerai plus. Ce parti si cruel, qui me sembloit impraticable, c'est le seul qui me reste! Il faut fuir, il faut aller... n'importe en quel endroit, pourvu que ce soit loin, très-loin de ces lieux où ma présence fait le malheur de tout le monde. Encore quelques jours, aussi longs, aussi tristes que celui-ci! Encore quelques jours, & j'en aurai le courage. Oui, je déserterai cet asyle, impuissant

contre les passions; mais je me garderai bien de me fixer dans aucun autre, quelque sûr qu'il puisse me paroître. Ses paisibles habitans ressentiroient bientôt la terrible influence de l'étoile qui me poursuit! Oui, m'y voilà déterminée: je promenerai de village en village mon existence vagabonde. Je ne m'arrêterai quelque part qu'autant qu'il le faudra pour y gagner, du travail de mes mains, la subsistance d'une journée; & les heures de mon oisiveté misérable, je les passerai dans la solitude des bois les plus sombres. Ainsi mon sort me deviendra plus supportable: j'aurai du moins la consolation d'être seule à plaindre. Oh! combien je le suis! Il y a vingt-quatre heures que je ne l'ai vu!

LA MÊME A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 17 Août 1782.

En vérité je n'exiſte que pour trouver à chaque inſtant dès ſujets de ſurpriſe. Heureuſement ils ſont quelquefois de nature à me ſoutenir, à me conſoler, à me rendre un rayon d'eſpérance.

Tantôt d'aſſez bonne heure il arrive; mais il n'eſt pas ſeul, il vient avec... non, mes yeux ne m'avoient pas trompée! Non, ce n'étoit point un jeu de mon imagination, cette reſſemblance entre une inconnue & ce jeune homme. Elle exiſte cette femme! Elle exiſte telle en effet que j'avois cru l'entrevoir. Aujourd'hui, du plus loin que je l'apperçois, je la peux reconnoître. Je me rappelle trop bien en quel temps, en quel lieu, dans quelle attitude

attitude je l'ai vue pour la premiere fois. Quoi ! ſon barbare époux l'amene juſqu'ici pour me braver ? Il oſe ainſi venir inſulter à mes douleurs, le perfide !

Mon cœur venoit de ſe ſerrer. Je me ſentois atteinte du plus violent dépit. Juge quelle joie ſuccede à ce moment d'anxiété ! M. Sévin court, avec tous les ſignes d'une vive ſatisfaction, au-devant de celle qui vient nous viſiter ; & dans ſon tranſport : Enfin, s'écrie-t-il, c'eſt Madame !... Il la nomme, Dorothée. Il nomme quelqu'un... que M. Dolerval chérit ſans doute, mais qu'il peut chérir ſans offenſer perſonne ; quelqu'un que tout le bien qu'il m'en a dit, m'a déjà fait aimer à moi-même ; une femme douce, ſenſible, bienfaiſante !... qui réunit toutes les vertus & tous les charmes ! une femme accomplie ! Madame d'Etioles, enfin !

Oui, Dorothée; oui, Madame d'Etioles ! A préfent tout s'explique. *Hâtez-vous. Uniffez deux amans. Faites fon bonheur & le mien.* Vraiment il étoit impatient de voir comblet les vœux de fon Eléonore ! L'excellent jeune homme ! Il n'a pas d'autre bonheur que celui de fa fœur. Comme elle doit être enchantée d'avoir un tel frere ! Et que moi-même je me fentirois d'orgueil, fi le ciel avoit permis !... Cependant j'aime mieux que ce foit elle qui jouiffe de cette faveur ! Je l'aime mieux ! N'en eft-elle pas infiniment digne ?

Nul doute, maintenant ! nul doute ! c'eft le fecret de M. d'Etioles que le hafard a remis dans mes mains. Il eft libre, lui ! libre d'aimer quiconque aura le mérite de lui plaire ! C'étoit elle qui fe marioit. Oh ! que j'en fuis aife ! Oh, qu'elle a bien fait !......

puisqu'elle réunit tout ce qu'il faut pour la félicité d'un galant homme ! qu'elle a bien fait !

Nous nous sommes, pour ainsi dire, étudiées toutes deux dans un entretien qui m'a paru court, & qu'elle n'a pas trouvé long, si je l'en veux croire, ni son frere non plus, que je pense. Il n'a cessé de nous observer tout le temps qu'a duré cette intéressante conversation ; & c'étoit d'un air ! d'un air impossible à rendre ! A le voir m'écouter parler, on se seroit imaginé que sa vie ou sa mort dépendoient uniquement de ce que j'allois dire ; & chaque mot sorti de ma bouche, il le poursuivoit, si j'ose m'exprimer ainsi, jusques sur le visage de sa sœur, pour y démêler l'impression qu'elle en recevoit. J'avoue que d'abord l'attention de M. Dolerval ne m'a pas semblé tout-à-fait exempte d'une certaine in-

quiétude : j'en ai fenti quelque dépit. Pouvoit-il fuppofer que je ne prendrois nul foin de mériter l'eftime d'une perfonne qui lui eft chere, & de l'opinion de laquelle je fais qu'il fait grand cas ? ou devoit-il redouter fi fort que je fuffe peu capable de m'attirer fa bienveillance ? Quoi qu'il en foit, mon bonheur a voulu qu'il eût lieu de fe raffurer promptement. Mais tu ne te feras pas une idée de la fatisfaction qui brilloit fur la figure de M. Dolerval, chaque fois que Madame d'Etioles honoroit Juliette du plus obligeant fourire. J'ai cru qu'il ne pourroit contenir fa joie, lorfqu'elle eut la bonté de m'adreffer un premier compliment très-flatteur. Enfin, je ne fais par quel rapport fympathique entre ces deux perfonnes, il eft arrivé que le frere s'eft preffé de rendre à la fœur les careffes que celle-ci n'a pu

s'empêcher de me faire : elle m'a deux fois embrassée ; il lui a deux fois baisé les mains.

Avant de me quitter, elle m'a prodigué tout haut les plus doux éloges ; puis, en baissant la voix, elle a dit confidemment à son frere : *mon ami, ce sont toutes les graces naïves de l'innocence ; c'est la modestie, c'est la candeur même ; c'est ce charme de l'honnêteté qui vient du cœur & qu'on ne joue pas !* Il a répondu sur le même ton : *je suis donc bien coupable !* Alors mon oncle, qui sans affectation donnoit apparemment comme moi toute son attention à ce mystérieux dialogue, a dit avec impétuosité : *oui, vous l'êtes ! & cent fois plus que vous ne l'imaginez ! Soupçonner mon amitié, mes principes, ma conduite, passe encore ; mais sa pudeur ; mais sa vertu si digne d'un profond respect ! Ah, jeune*

homme! jeune homme! — *O mon ami!* s'est écrié M. Dolerval, *pardonnez-moi: daignez obtenir qu'elle me pardonne. Et vous, Mademoiselle, ne permettez-vous pas?*...... Il sanglottoit, il alloit se précipiter à mes genoux; mais un regard de sa sœur lui a commandé la retenue & le silence.

En me disant adieu, Madame d'Etioles m'a demandé plusieurs fois mon amitié. Mon amitié! femme charmante!

Mais, Dorothée, quel est donc cet *outrage* que M. Dolerval se reproche avec tant d'amertume? Est-ce qu'en effet il y auroit dans ce propos de l'autre jour, un sens caché qui le rendoit injurieux pour ta sœur? Eh bien, puisqu'ils le veulent tous, puisque lui-même semble le reconnoître, il m'a donc offensée. Cependant si Madame d'Etioles ne l'avoit retenu ce

jeune homme, il tomboit à mes pieds ! Où pourroit être le discours si criminel qu'après cela je m'obstinasse à ne pas lui pardonner ? Ah, quelle que soit sa faute, ses pleurs l'ont effacée !

Je crois à-peu-près inutile de te faire observer qu'il n'y a pas eu de musique, quoique d'abord on eût parlé d'en faire : ce n'étoit apparemment de la part de M. Dolerval que le prétexte de cette visite. D'ailleurs, le temps nous a tout-à-fait manqué. Mais ce que j'oubliois de te dire, c'est que pendant ma conversation avec Madame d'Etioles, mon oncle avoit cet air calme & presque satisfait, que depuis long-tems je desire lui retrouver. Il est certain que cette soirée délicieuse a trop peu duré pour tout le monde.

De la même a la même.

18 Août 1782; 9 heures du matin.

Encore un événement fâcheux, Dorothée! Serai-je donc éternellement malheureuse?

Tout-à-l'heure M. Sévin étoit plongé dans ses rêveries ordinaires, lorsqu'un domestique lui apporte un billet. Il lit, change de couleur, & s'écrie: *infortunée d'Etioles! pauvre Dolerval!.. Picard? Dites que je le supplie de différer un moment à cause de moi. Je cours chez lui, je veux absolument l'embrasser avant son départ...!* — Avant son départ! mon oncle? — Hélas! oui, ma niece. — Mon oncle, ah, je vous en prie, montrez-moi cette lettre. — Impossible! — M. Sévin, je vous en conjure! — Quoi! les secrets d'un

ami ! — Des ſecrets? Penſez-vous qu'il en puiſſe avoir pour moi? — Cruelle enfant, que me dites-vous là? — Mon oncle, ſi je vous ſuis chere !... — Juliette, en pouvez vous douter? — J'en demande ce témoignage. — Au nom de l'ami....mitié, ne le demandez pas. — C'eſt au nom de l'amitié que je l'exige. — Fort bien, Mademoiſelle ! abuſez de l'état déplorable où vous me voyez réduit; comblez ma miſere & ma honte! Faites que je trahiſſe la confiance d'un ami! Que dis-je? Forcez-moi, barbare, forcez-moi donc en même-temps à vous donner des armes contre moi-même.

Ma ſœur, je ne lui dis plus rien; mais il me voit accablée de douleur : ô ! ſuprême pouvoir de la beauté, s'écrie-t-il, où donc peut-il être l'inſenſible mortel qui te réſiſte! A ces

mots il m'abandonne le billet que je te tranſcris en verſant bien des larmes.

DOLERVAL A M. SÉVIN.

18 Août 1782.

JUGEZ, mon ami, ſi je ne ſuis pas bien à plaindre. Il faut qu'à l'inſtant je quitte ces lieux, qui me devenoient chaque jour plus chers; & je laiſſe Madame d'Etioles au déſeſpoir. Le mari d'Eléonore eſt un homme juſte : les méchans ne ceſſeront de le perſécuter. Il s'arrache des bras de ſa femme quatre jours après leur mariage; un changement heureux ſembloit commander ce prompt départ pour la capitale : & la nuit même qu'il y arrive, on le plonge dans les cachots de la baſ-

tille. Nous venons d'en recevoir l'affreuſe nouvelle. Il devient indiſpenſable que je parte à l'inſtant pour Verſailles, & que j'y reſte tout le temps néceſſaire pour y tenter de nombreuſes démarches; dont la réuſſite eſt trop incertaine. O! ma pauvre ſœur !

Mon ami, je la recommande à vos tendres ſoins ; & ce dépôt ſi cher à mon cœur, n'eſt pas le ſeul & le plus cher dont vous reſtiez chargé.

Mon ami, ne dites pas à votre adorable niece que je brûle pour elle d'un feu qui ne s'éteindra point ; que je n'aſpire qu'au bonheur de l'obtenir ; que je veux à quelque prix que ce ſoit la mériter. Ne le lui dites pas : je me ſuis conduit de maniere à juſtifier votre défiance, votre colere & peut-être ſon inimi-

tié. Mais au moins veuillez l'assurer que mes outrageans soupçons, lorsqu'elle daigneroit ne plus s'en ressouvenir, feroient encore mon tourment. Adieu. Pourquoi faut-il partir sans la revoir?.... Adieu! Adieu!

ÉMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

18 Août 1782; 10 heures du soir.

Il n'y avoit pas très-long-temps que mon oncle étoit sorti, quand je l'ai vu rentrer avec quelqu'un. *Tenez, ma niece, je vous l'amene si convaincu de ses torts, qu'il n'osoit venir sans votre ordre & sans ma permission.* — *Mademoiselle*, a-t-il dit, *je pars au désespoir puisque je vous quitte; & pour comble de peine, me laisserez-vous cette accablante pensée que j'emporte votre colere, votre colere trop juste? Ah,*

du moins, je vous en conjure par cette tendre pitié qu'on ne doit peut-être pas refuſer toujours à quiconque ſait garder le profond ſentiment de ſes fautes, daignez me faire eſpérer qu'un jour vous me pardonnerez..... Dorothée, ſes ſanglots étouffoient ſa voix : *Oui... oui... je vous pardonne, & revenez le plutôt poſſible.* Ces dernieres paroles, qu'il ne demandoit pas, m'ont échappées, ma ſœur; auſſitôt je l'ai vu tomber à mes genoux; auſſitôt j'ai ſenti l'une de mes mains preſſée contre ſon cœur. Pas un mot n'eſt ſorti de ſa bouche alors; mais quel diſcours aſſez énergique eût rendu tout ce que diſoient ſon éloquent ſilence & ſon doux regard! Me ſerois-je, en ce moment de ſurpriſe & de trouble, à-peu-près expliquée de même? Je ſuis bien aiſe de ne te pouvoir affirmer cela, Dorothée, mais je ne

veux rien te dissimuler non plus. C'est au même instant que mon oncle s'est écrié : *comment nourrir le coupable projet d'empêcher leurs amours si pleins de tendresse & d'innocence. Ah! Dolerval, & vous aussi Juliette, jouissez de vos droits. Fortunés jeunes gens, chacun de vous ne peut-il pas sans crime adorer l'autre?* Le ton dont il a prononcé ces dernieres paroles, m'a sur le champ rappellé tout ce que pouvoit avoir d'amer pour son cœur le spectacle qui frappoit ses yeux. Aussitôt faisant un effort peut-être pénible pour m'arracher à l'espece d'ivresse qui m'avoit saisie, j'ai dit à ce jeune homme de s'éloigner ; & sans attendre qu'il m'eût obéi, je me suis moi-même... enfuie pour ainsi dire.

Il n'est resté qu'un instant avec son ami ; & comme il sortoit, il a répété plusieurs fois : c'est pour la vie !

Et moi aussi, Dorothée ; je voudrois envain m'en défendre ; c'est pour la vie !

LA MÊME A LA MÊME.

27 Août 1782, 10 heures du soir.

HUIT siecles se sont écoulés depuis son départ, & la profonde affliction de sa sœur m'est un trop sûr garant qu'il n'est pas prêt à revenir. Je ne sais où je trouverois des forces pour supporter cette mortelle absence, si Madame d'Etioles ne me restoit pas. Nous allons chez elle presque tous les jours. L'adorable femme ! cent fois en la voyant j'ai cru le voir. Ce n'est pas seulement la ressemblance de leurs jolies figures qui me frappe ! non, cette charmante personne possede encore ce qu'il a

de plus séduisant : ses manieres engageantes, son doux parler, son ton plein d'aménité, de sensibilité, de bienveillance. Elle a principalement, dès qu'elle me voit paroître, cet air d'une vive satisfaction que son frere.......... son frere lui parle de moi dans toutes ses lettres, dit-elle ; mais quand donc me montrera-t-elle les lettres de son frere ?.... Il fait l'objet continuel de nos entretiens ; car je m'apperçois fort bien que c'est l'unique consolation que Madame d'Etioles puisse recevoir. Quand je lui parle de ses propres peines, elle ne peut me répondre, ses larmes coulent aussitôt, j'y mêle les miennes ; & M. Sévin.... M. Sévin est le plus malheureux de nous trois ; il n'ose se plaindre, lui ! il ne peut pas pleurer !

Autrefois il me cherchoit, maintenant il m'évite. Toutes les heures

dont ses devoirs mal remplis ne commandent pas impérieusement le sacrifice, il va les passer au jardin, dans ce bosquet sombre, que depuis quelque temps il affectionne. Je le vois s'y promener à grands pas, jusqu'à ce qu'il tombe épuisé de fatigue; & moi-même je n'oserois, de peur de l'affliger trop, l'aller tirer de ces rêveries tristes & profondes. Je n'ai trouvé jusqu'ici qu'un moyen de le rappeller au presbytere. La musique a conservé sur lui tout son empire. J'ai pourtant éprouvé que les sons du piano ne suffisoient point pour l'attirer : il faut que j'y mêle ma voix. Aussi-tôt que ses éclats retentissent jusqu'au fond de sa solitude, il la quitte, il s'approche machinalement, il vient jusqu'à la porte de la chambre où je suis, il s'y arrête, il écoute immobile. Un grand changement ne

m'a point échappé, ma sœur : elles ne peuvent plus le distraire que foiblement, ces ariettes si gaies dont je l'ai vu long-temps engoué; ce n'est que par des chants plaintifs que je parviens à charmer sa douleur. Toutefois, dès que je quitte l'instrument, il retourne au bosquet solitaire; & si je veux y précipiter sa fuite, je n'ai qu'à seulement fredonner un vers de ma jolie chanson.

Mais tantôt, je n'ai pas remarqué sans un vif déplaisir, qu'il m'étoit impossible d'obtenir le succès accoutumé. Au-lieu de revenir jusqu'à la porte de cette chambre, mon malheureux oncle s'est arrêté sous les fenêtres. Lassée de mes efforts aussi longs qu'inutiles, je suis enfin descendue dans la cour, où je l'ai trouvé reposant sur un banc de pierre, & dans une espece d'assoupissement

létargique. Juge de ſon état, Dorothée : à ſon reveil il s'eſt ſenti trop foible pour aller chez Madame d'Etioles. Il n'a pu ſe traîner que juſqu'à ſon fatal boſquet : c'eſt-là que je l'ai vu retomber dans un mortel accablement. Quelques ſoins que m'ait ſuggérés mon inquiétude, il n'eſt rentré au presbytere qu'au coucher du ſoleil. Alors en lui préſentant quelque nourriture, j'ai cru devoir lui rappeller que depuis près de vingt-quatre heures il n'avoit rien pris. Qu'importe, m'a-t-il dit, ſi je n'ai pas faim? —— Mon oncle! mon cher oncle! vous voulez donc mourir? —— Eh bien, ma fille! quand on ne vit plus que pour ſouffrir! A ces mots il s'eſt retiré dans ſa chambre; j'y vois encore de la lumiere; & demain, quand je m'éveillerois avec l'aurore, je trouverois que M. Sévin

nous a prévenues. Il y a tout lieu de penser, ma sœur, que le sommeil abrege rarement ses nuits.

Te présenter cet effrayant tableau de ses peines, c'est, je le sens bien, tracer celui de mes devoirs. Il n'y a plus à balancer! il n'y a plus à différer! il faut.... partir. Comment rester plus long-temps dans une maison où je fais le perpétuel tourment du plus généreux, du plus infortuné des hommes? Il faut partir. Mon abscence ne peut causer ici des maux comparables à ceux que mon séjour y entraîne. Cependant, que deviendrai-je?.... je n'en sais rien; mais il faut partir.

Quoi! ce jeune homme à son retour ne trouveroit plus?.... Il n'y survivroit pas! & moi-même!..... Dorothée, ma chere Dorothée, m'abuserois-je d'un fol espoir? Crois-tu

que Madame d'Etioles? ...... Mais, qu'elle m'accueille ou me repousse, il faut partir.

[stamp]

De la même a la même.

Tours, ce 28 Août 1782, midi.

Ce matin je me suis levée de très-bonne heure : déjà mon oncle étoit descendu. Quoi! Si-tôt, m'a-t-il dit : vous avez pressenti qu'il étoit bon de prolonger cette matinée. Aussi-tôt il m'a proposé d'aller au jardin. Nous nous y sommes promenés long-temps & par-tout, excepté dans le bosquet! Ensuite il m'a priée d'arroser quelques fleurs; & encore de palisser une chevre-feuille, puis il a sifflé ses jolis oiseaux, pour qu'ils vinssent ensemble recevoir mes caresses. Un moment après, sur le de-

ſir qu'il en a témoigné, nous ſommes rentrés dans le presbytere, où je l'ai décidé plus facilement que je ne l'eſpérois à déjeûner avec moi. Bientôt il m'a preſſée de chanter. Enfin, comme neuf heures ſonnoient, il m'a dit avec une agitation très-marquée : allons, il eſt temps, Juliette! il eſt temps!..... Nous n'avons point vu Madame d'Etioles hier : ne me rendrez-vous point le ſervice de lui porter ce billet? —— Très-volontiers, mon oncle! Je partois, il m'a rappellée : quoi! ſi vite! Hélas où courez-vous? Je vous demande un inſtant, Juliette! je ne vous demande plus qu'un inſtant. —— Mon oncle, j'ai cru, par ma promptitude, vous donner une preuve.... Il ne m'a pas permis d'achever, & du ton le plus tendre à la fois & le plus déchirant : Juliette, adieu! adieu, ma fille! ——

Mais tout-à-l'heure je ... —— Ma niece, a-t-il encore interrompu, le plus court voyage peut devenir une longue abſcence ; ne me refuſez pas un adieu. —— Qu'entends-je? Vous m'épouvantez! Vous auriez conçu contre vous-même quelque projet ſiniſtre? —— Qui? moi! ma fille, moi! vous me connoiſſez donc bien mal encore? Je puis être malheureux, Juliette; jamais, jamais je ne ſerai criminel. Raſſurez-vous, je vivrai. Hélas, je vivrai!... Vous, cependant, enfant trop aimable & trop chere, allez; remettez cette lettre à votre noble amie, &... pour jamais adieu!

Alors il tombe ſur une chaiſe. Son viſage offre les ſignes de la plus grande altération : un mouvement convulſif agite tout ſon corps tremblant.

Oh! mon oncle! mon oncle! —— Que mon état ne vous effraie pas, dit-

il; depuis long-temps mes yeux.... n'ont plus de larmes. Elles me suffoquent maintenant.... Elles cherchent un passage : si je pleure, je suis sauvé. Mais, partez, ma fille, partez donc... Je vous l'ordonne, au nom du plus grand sacrifice dont un homme puisse être capable; au nom du sacrifice qu'il faut que je m'impose. — Mon oncle! mon chere oncle, adieu! — Allez, Juliette! Fille charmante, allez! Et si jamais vous m'accordez un souvenir; ah! je vous en conjure! qu'il ne soit pas seulement de compassion : Juliette, qu'il soit aussi, je l'ai bien mérité peut-être, qu'il soit de bienveillance & d'estime.

Ces dernieres paroles porterent jusqu'au fond de mon ame un attendrissement dont je ne fus pas maîtresse de modérer le transport. Mon oncle avançoit sa main pour chercher la mienne : je

je la pris ; je la ferrai, j'y poſai mes levres ; j'y laiſſai tomber une larme, & ſoudain je me précipitai dehors ; & comme je traverſois la cour, j'entendis les ſanglots de cet infortuné ; & comme je fermois ſur moi la porte du presbytere, un adieu vint encore frapper mon oreille. Celui-là fut le dernier, ma ſœur ; mais, duſſé-je exiſter cent ans, je n'oublierai pas celui-là.

Cependant j'arrive chez Madame d'Etioles, dans une agitation difficile à rendre. Mes eſprits ne ſont pas ſeulement troublés de tout ce que je viens de voir & d'entendre : trop préparée encore aux demandes peut-être indiſcrettes que renferme la lettre dont je ſuis porteur, j'attends avec la plus vive inquiétude l'effet que va produire ſa lecture. Elle eſt en un inſtant parcourue, devorée, pour ainſi dire. Madame d'Etioles donne en

même-temps des marques de furprife, de triſteſſe & de joie. Enfuite, au-lieu de s'expliquer, elle me prend par la main, & me conduit dans un appartement voiſin. Ma chere Juliette, dit-elle alors, voici la chambre que je vous prie de vouloir bien occuper. Soyez dans ma maiſon votre maîtreſſe abſolue; daignez y devenir un ſecond moi-même. Ah! ſi mes conſolations vous ſont néceſſaires, je n'ai pas un moindre beſoin des vôtres. — Madame.... — Ce n'eſt pas Madame, c'eſt mon amie qu'il faut dire, s'écrie-t-elle, en m'embraſſant. — Mon amie, ma généreuſe amie, j'ignore ce qu'il peut écrire; mais vous, ſi vous ſaviez en quel état je l'ai laiſſé. — Ce qu'il m'écrit, vous l'allez voir, répond-elle en me remettant la lettre. Quant à ſon état, tranquilliſez-vous. Je vais lui donner un domeſtique qui

veillera ſur lui, qui ne le quittera plus. On en prendra le plus grand ſoin, je vous le promets : Dolerval & moi ſommes aſſez riches pour que ſon ami ne manque de rien. Cependant je vous laiſſe. Un peu de recueillement vous eſt apparemment néceſſaire : quand il ne vous conviendra plus d'être ſeule, vous ſavez où me rencontrer.

A ces mots elle ſort. Je reſte confondue de la maniere noblement ſimple avec laquelle cette femme céleſte me comble de bienfaits.

Dorothée, je ne te dis pas combien m'a fait verſer de pleurs la lettre de mon malheureux oncle : je me borne à t'en envoyer la copie.

LE CURÉ SÉVIN A MADAME D'ETIOLES.

St. Cyr, le 28 Août 1782, 2 heures du matin.

ENFIN, mon heure eſt venue. Les ténebres de cette nuit qui m'environnent ſont moins épaiſſes que celles dont ma raiſon commence à s'offuſquer. Ma vertu, ma trop foible vertu chancelle. Encore un jour, & peut-être je perds tout le fruit de ma pénible réſiſtance! & peut-être j'outrage ſa pudeur d'un aveu qu'elle ne doit jamais entendre! Mon heure eſt venue... Il preſſe le douloureux ſacrifice!.... Allons, que la ſéparation.... Que le déchirement ſe faſſe! qu'un grand malheur m'épargne un malheur plus grand! Et puiſqu'il faut toujours la

perdre, ah du moins perdons-la sans l'avoir offensée !

C'est à vous, Madame, qu'appartient l'honneur de la recevoir. Je dois à vos vertus cette récompense, de leur confier l'objet de l'amour innocent de votre frere & de mes coupables tendresses. Coupables ? mais pourquoi ? Pourquoi cette différence entre l'infortuné Sévin, & le trop heureux Dolerval ? D'où viennent ces iniques institutions qui me privent des droits qu'on lui laisse ? Par quel prodige ne m'est-il pas permis, comme à lui, d'être un homme ? Quelle puissance enchaîne sur la terre des facultés que le ciel m'a données, & me conserve entieres ? O vous, barbares, qui sans rougir avez prononcé, que le jour où l'on me feroit prêtre je cesserois d'aimer ce que, dans sa bonté pour nous, Dieu créa de plus adorable, que n'a-

vez-vous fait aussi, ce jour-là, qu'il ne me restât ni mes oreilles pour entendre, ni mes yeux pour voir, ni mon cœur sur-tout, ni mon cœur pour sentir !

Mais que leur importe de nous donner des loix injustes, absurdes, inexécutables ? Ne sont-ils pas sans cessé au-dessus des loix ? Ils ne le font que pour nous, pour nous qui ne serions pas dignes de leurs regards, s'ils ne tiroient quelque avantage de notre oppression, pour nous race vile, abâtardie, méprisée.... & sûrement très-méprisable, puisque dans notre abaissement stupide nous mettons encore quelque gloire à leur obéir.

Et quand on voudroit se dispenser de leur obéir, le moyen de soulever les fers dont ils vous tiennent écrasé ! moi, misérable, ai-je, dans l'état qu'ils m'ont fait embrasser, ai-je encore seu-

lement la figure humaine ? Quelle fille, je dis une fille pudique, modeste comme elle, pourroit, en me voyant dans ces habits de proscription, soupçonner que j'appartiens à son espece ? Et si, dans l'excès d'un fol espoir, j'avois osé lui dire : Juliette, il faut vous posséder ou mourir ! ne m'eût-elle pas aussi-tôt répondu : Que peux-tu me proposer, insensé ! Regarde ces vêtemens lugubres qui t'enveloppent, ils sont à mes yeux le signe continuel de ta réprobation ; c'est ton propre deuil que tu portes. Va, malheureux ! cours ouvrir à quiconque le demande les portes de l'hymen : toi, tu n'y dois jamais entrer. Tu n'apporterois aux pieds des autels que de vains sermens : ton Dieu ne les peut plus recevoir depuis que des hommes le lui ont défendu.

Oh ! quel extrême changement, s'il

m'eût été possible d'aller, dans quelque autre profession réputée moins honorable, reprendre en effet toute la dignité de mon être ! alors peut-être tu ne l'aurois pas emporté, trop heureux Dolerval ! j'aurois osé te la disputer. Oui, je te l'aurois disputée ; à toi ! A toi comme aux plus aimables de la terre ! Eh ! le plus aimable, n'est-ce pas le plus sensible ! Qui donc l'eût mieux chérie que je ne l'adore ?... O bonheur !... Bonheur suprême ! elle feroit devenue.... mon épouse ? Elle auroit pu m'aimer ! j'aurois pu l'obtenir !... Ecartons cette idée ! cette idée est affreuse !... insupportable ! elle porte dans mon cœur un feu dévorant ! Tout mon sang bouillonne & s'embrase !... Je sens un déchirement ! un désespoir !... Qu'entends-je ? tous les vents du midi sont déchaînés !... l'éclair sillonne la nuée !... la foudre

gronde ! attends, attends, Dieu vengeur. .Je cours au devant de tes coups ; j'y cours, & puiſſes-tu m'anéantir !

Quatre heures du matin.

COMMENT ai-je interrompu cette lettre ? Qui m'a tranſporté dans le boſquet que je quitte ? A quel accablant ſommeil m'y ſuis-je laiſſé ſurprendre ? De quels étranges rêves me ſuis-je trouvé tout d'un coup affailli ? Quel eſt enfin l'état d'où je ſors ?... reliſons... Les vents ! l'éclair ! la foudre !.. Hélas ! à mon reveil j'ai vu la nature tranquille : l'orage étoit dans mon cœur.

Ah, par pitié, qu'on l'éloigne de moi, cette enfant dont la préſence me plaît & m'inquiette, dont la voix me careſſe & me déchire ; dont le regard m'attire & me brûle ; cette dangereuſe enfant qui ne dit pas une

parole que je ne retienne, qui ne fait pas un geste que je n'applaudisse, pas un mouvement que je n'admire! & dont chaque mouvement, chaque geste, chaque parole, verse dans tous mes sens un mortel poison. Qu'on l'éloigne! qu'on me l'enleve! qu'on me l'arrache! il en est temps!... S'il n'est déjà trop tard!

Madame, je vous la remets. A votre tour protégez.... Ne faut-il pas, pour sa sûreté même, que vous sachiez tout ce que sa jeunesse, indignement poursuivie, doit inspirer d'intérêt? & quand l'aveu du misérable état où je suis m'échappe, pourroit-elle ne pas me pardonner de révéler le secret de ses infortunes, exemptes de honte : je n'en doute pas; on n'en sauroit douter sans crime. Madame, il existe, le croiriez-vous? il existe des monstres capables de haïr ce chef-

d'œuvre de la nature & de l'éducation ! Défendez Juliette de leurs fureurs. Consolez-la de leur iniquité, qui n'aura point d'imitateurs. Juliette!.. elle n'est pas Juliette ; elle n'est pas la niece du pauvre Sévin. Le ciel lui devoit, selon nos préjugés, une noble origine ; & quelle que soit l'illustration de la sienne, il ne fut pas juste envers elle, s'il ne la mit point sur un trône. Tranquille dans ma retraite, j'ignorois qu'il eût pris plaisir à former un être si supérieur à tous. Un jour, elle vient au lever de l'aurore ; mais l'aurore étoit moins brillante, mais elle avoit plus d'éclat que le plus beau jour. Elle vient accompagnée de ses graces, charmante dans son effroi, forte de sa détresse, toute-puissante dans son abandon. Elle paroît, elle parle, elle ordonne. Insensé ! je m'estime trop heureux de recueillir cette

fille du ciel. Téméraire! je ne vois pas que s'il eſt poſſible de braver la nature alors qu'elle fait entendre ſa voix ſeule, on ne lui réſiſte plus dès qu'elle a fortifié ſon pouvoir du ſuprême pouvoir de la beauté!

Que j'ai payé cher cette erreur de ma confiance! & cependant admirez l'excès de mon égarement! malgré ce que j'ai ſouffert, & quoi que je doive ſouffrir encore, je ne craindrois rien tant que de retomber dans le néant de ma premiere indifférence. Tous les ſentimens doux & pénibles que puiſſe porter au cœur d'un mortel cette paſſion qui ne ceſſe de dominer la foule des paſſions qu'elle fait naître, je les ai ſucceſſivement & à la fois nourris dans leur plénitude. J'ai connu de l'amour ſon trouble naiſſant, ſon modeſte embarras, ſes rêveries timides, ſa langueur touchante, ſa coura-

geuſe

genfe retenue, fes vertueux facrifices. J'ai goûté le charme douloureux de fes combats, la douce folie de fes efpérances, le rapide enchantement de fes rêves. — Hélas ! je n'ai pas toujours au-dedans de moi maîtrifé fa brûlante énergie, fes defirs dévorans, fes projets coupables. Pour mon tourment, fur-tout, j'ai fenti cette jaloufie cruelle, vautour rongeur, vaincu cent fois & mille fois triomphant. Ah Dolerval ! ah mon ami ! pardonne. Tu le peux, tu le dois : la clémence eft facile au rival préféré. Fortuné Dolerval, quiconque eut le mérite de lui plaire, fera digne de l'obtenir. Poffede-la : tu la rendras heureufe ; & voilà ma plus chere attente. Je ne trouve de confolation véritable que dans l'efpoir de fa félicité.

Madame, dites-lui.... non, ne lui dites rien. Remettez-lui... cette lettre : remettez-la lui, je vous en conjure. Hélas, quand vous la lirez, je resterai seul dans le monde, absolument seul ! elle n'embellira plus ce séjour. Je l'aurai perdue, à jamais perdue ! L'infortuné Sévin sera mort pour elle. Ah, Juliette, qu'il vous reste au moins quelque chose de moi. Recevez ce monument de votre force & de ma foiblesse. Daignez le recevoir & le conserver. Juliette, s'il respire un amour malheureux que vous deviez ignorer toujours, ah vous y trouverez aussi l'expression du profond respect dont je ne me suis jamais écarté près de vous, de ce respect vraiment religieux que n'ont cessé de me commander vos vertus toute-puissantes, même contre vos charmes.

Moi cependant, quand le temps aura, de sa main secourable, cicatrisé la plaie de mon cœur, je m'environnerai des plus doux souvenirs ; j'irai dans ce jardin où je l'ai vue travailler en jouant, adroite comme les graces, légere comme le zéphir. Mes pas y rechercheront l'empreinte de ses pas. Je tâcherai de rendre immortelles les fleurs qu'elle a cultivées. Celui de mes oiseaux qu'elle préféroit, mon oiseau maintenant le plus cher, il apprendra sans peine à répéter son nom. Quelquefois je reviendrai m'asseoir auprès de l'instrument où couroit sa main brillante & rapide : là, d'une oreille attentive, je m'efforcerai de surprendte encore les accens de la voix la plus enchanteresse. Mais jamais, non jamais, je n'oserai profaner d'un regard le sanctuaire où ses nuits s'écouloient paisibles.

Ainſi, dans ma retraite, tout me parlera d'elle; & du moins ſon image adorée ne m'échappera qu'avec mon dernier ſoupir.

ÉMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Tours, le 10 Septembre 1782.

COMBIEN je me ſens affectée de tes nouveaux chagrins, ma chere Dorothée! que ne m'eſt-il permis de voler tout-à-l'heure à Paris, pour t'y prodiguer les conſolations dont je ſuis capable! mais la haine d'une mere & la férocité de ſon fils m'ont à jamais ſéparée de ma ſœur : de tous les coups que leur injuſtice me porta, celui-ci fut le plus cruel; & chaque jour me le rend plus ſenſible. Comment ne me trouverois-je pas fort à plaindre moi-même, lorſque toutes les per-

sonnes à qui je m'intéresse sont dans le malheur ? Cette femme qui compte ses jours par les œuvres de sa bienfaisance, qui ne vit que pour aller chercher l'infortune & la consoler, qui ne s'occupe que de la félicité de ceux qui l'entourent, qui ne songe sur-tout qu'à me donner des preuves nouvelles de son amitié tendre ; eh bien, le sort ne se lassera point d'éprouver son courage ! & son frere ne reviendra point !

Tu te souviendras peut-être que dans les premiers jours je m'étonnois de ce que Madame d'Etioles ne m'interrogeoit nullement sur mes secrets en partie dévoilés dans la lettre de mon oncle. Depuis, j'ai réfléchi que ce pouvoit être de sa part une discrétion nécessaire, une délicatesse dont les circonstances lui faisoient en quelque sorte la loi. Doit-elle en

effet, solliciter les épanchemens d'une amie qu'elle ne peut honorer de toutes ses confidences ? Chacun la croit dans le veuvage ; elle continue de me faire à moi-même un mystere de son second hymen. Je ne prétends ni surprendre sa confiance ; ni l'arracher ; & puisqu'elle m'en refuse cette marque, c'est qu'elle y est obligée : je le veux croire. En attendant je suis privée de l'unique consolation qui me resteroit, celle de voir ce que son frere lui dit de moi dans les lettres que chaque courier apporte reguliérement ; voilà, sans doute, ce qui me fait encore trouver les journées longues dans la société de cette femme d'ailleurs si charmante.

Et puis, n'ai-je pas un autre sujet de peine ? la maladie de mon oncle continue toujours. Le chagrin de notre séparation l'a jetté dans un état

de langueur, dont il ne peut revenir qu'avec le temps. Nous envoyons chez lui tous les matins ; mon excellente amie s'y rend tous les soirs ; & moi, Dorothée, j'attends tristement de ses nouvelles. Tu sens bien que je n'y puis aller. Jamais je ne le dois revoir.... pauvre Monsieur Sévin !

Ma sœur, quand je vois l'infortune poursuivre ainsi tous ceux qui m'aiment, je me dis avec amertume, & sans trop de fondement à la vérité, que peut-être ce généreux Bovile vivroit encore s'il n'avoit pris à mon sort un trop vif intérêt. Je me dis que mes destinées auront influé sur les siennes. Alors je tremble que cette Madame d'Etioles, si belle & si bonne, n'ait quelque jour à se repentir de m'avoir connue. Eh mon Dieu ! s'il alloit arriver quelque malheur à son frere ! Adieu, ma sœur,

j'ai des idées noires qui ne pourroient qu'ajouter à tes afflictions : Adieu.

LA MÊME A LA MÊME.

Tours, le 2 octobre 1782.

MA chere Dorothée, félicite ta sœur : il est ici depuis dix jours; & cependant plains-moi : c'est demain qu'il repart.

Dans quel enchantement se sont écoulées, ces journées heureuses ! comme les passions prolongent le temps ou l'abregent ! en son absence, les heures étoient des siecles : dix jours avec lui n'ont duré qu'un instant.

Aussi comment peindre le charme de nos occupations & de nos délassemens, de nos entretiens & même de son silence ? qu'il y a toujours

d'expression dans son silence ! & que ses soins sont empressés ! & que ses attentions sont tendres ! mais en même-temps quelle réserve respectueuse dans ses discours, & dans ses manieres quelle délicate retenue ! croirois-tu que depuis son retour il ne m'a pas osé dire un mot de... de l'amour dont on voit qu'il brûle ! il est vrai que sa sœur.... comme il l'idolâtre, comme il en est aimé ! Combien ils ont l'air de me chérir tous deux ! sa sœur ne sauroit se passer de moi, sa sœur ne me quitte pas. Lui, dès qu'il n'est plus avec son Eléonore, il la cherche : tu vois, Dorothée, que nous sommes à-peu-près inséparables ; de sorte que je me demande quelquefois si Madame d'Etioles ne m'est pas encore plus tendrement attachée qu'à son frere, & si son frere n'a pas plus d'amitié pour

elle que d'amour pour moi? Quant à lui néanmoins, j'ai quelques raiſons de croire qu'il ne pourſuivroit pas ſa ſœur avec tant d'ardeur, s'il ne ſavoit très-bien qu'une autre perſonne eſt toujours avec elle. Plus d'une fois je le ſurprends quand il revient tout échauffé du dehors; je le ſurprends qui s'écrie dans un premier mouvement : Picard, où donc eſt Mademoiſelle?... & tout d'un coup il s'arrête, il ſe reprend : Madame d'Etioles; faites-moi le plaiſir de me dire où elle eſt.

Ce devroit être un ſpectacle toujours enchanteur que celui de la tendre union qui regne entre ces deux perſonnes, également ſenſibles aux premieres affections de la nature. Toutefois il m'a ſouvent pénétrée d'une affliction profonde, en me rendant plus amer le regret de notre éter-

nelle séparation, Dorothée. Souvent, par un retour plus funeste encore, il éleve du fond de mon cœur je ne sais quel sentiment confus d'horreur & d'effroi contre.... N'écarterai-je jamais cet affreux souvenir; ne pourrai-je entiérement l'oublier, le barbare?

Reportons nos regards, arrêtons nos pensées sur ce couple intéressant, modele parfait de l'amour fraternel. Ah, qu'il est digne d'inspirer tous les doux sentimens qu'il éprouve, ce séduisant jeune homme! & comme elle mérite en effet sa tendresse, Madame d'Etioles qui, par ses leçons bien moins que par son exemple, a développé la foule des bonnes dispositions de son frere!

Elle doit toujours infiniment gagner à se faire connoître, cette femme

céleste. Quiconque la rencontrera quelquefois, demeurera sans doute enchanté de ses talens & de ses attraits; mais dans le bonheur d'une liaison plus intime, c'est son ame qu'on appréciera. Son ame! elle est plus belle encore que sa figure! & son esprit, si bien cultivé, favorisé d'ailleurs de tant de graces naturelles; & son heureux caractere; & cette douce égalité d'humeur que ses longs chagrins ne sauroient altérer; à quoi les comparer, si ce n'est à l'excellent caractere, à l'esprit aimable, à l'humeur charmante de son frere & de son éleve

Penses-tu qu'il ne l'égale pas aussi par les qualités du cœur? Eh mais, Dorothée, c'est demain qu'il part. Il en est désolé. Je le vois bien, moi, qu'il en est désolé! Cependant il me quitte! Il se fait cette violence!

lence! Et pourquoi? Pour travailler à finir les peines de sa sœur; ou peut-être même seulement afin de la soutenir par les rêves de l'espérance.

Et veux-tu savoir jusqu'à quel point il pousse les attentions de l'amitié? Ma sœur, il a tout exprès amené de Paris un médecin pour mon malheureux oncle. Cependant on m'assure que M. Sévin n'est pas en danger. Mais il a besoin de beaucoup de ménagement; & peut-être qu'après plusieurs années de langueur, l'espece de mélancolie dont il est affecté le conduiroit à la consomption, si l'on n'y prenoit garde. Pauvre M. Sévin! Pourquoi m'a-t-il connue? Ou plutôt pourquoi l'a-t-on jetté dans une profession qui peut-être n'est pas faite pour un homme sensible? Pauvre M. Sévin!

Son ami lui donne chaque jour, soir & matin, plus d'une heure. Il est toujours bien triste quand il revient du presbytere : je lui tiens compte de ses sollicitudes & de sa commisération que je partage.

Heureusement je le vois tourmenté d'une autre peine. Je dis heureusement, parce que cette extrême réserve de ses discours, que je louois tout-à-l'heure, & dont je suis infiniment touchée sans doute, deviendroit néanmoins en quelque sorte inquiétante, s'il n'étoit pas très-facile d'appercevoir que ce n'est point sans de grands combats qu'il garde le silence. Quelquefois après plusieurs minutes de rêveries & d'irrésolutions, entraîné par un transport involontaire, il paroît prêt à m'avouer son espoir ou ses craintes. Mais d'un geste, d'un mot, d'un regard, Madame d'Etiolès, forte

de son ascendant, réprime aussi-tôt ces mouvemens impétueux. Madame d'Etioles semble un Dieu plus puissant que moi, qui tient dans ses mains l'ame toute entiere de ce jeune homme docile & soumis jusques dans ses plus vives agitations.

Cependant c'est demain qu'il part. Demain.... demain nous nous ferons de tristes adieux.

LA MÊME A LA MÊME.

Le 3 Octobre, midi.

OH, ses adieux! je ne devinois pas ce qui devoit leur donner un plus grand degré d'intérêt. . . .

Il alloit partir, il s'éloignoit au désespoir. Et moi, la voix tremblante, le cœur gros de soupirs, les yeux baignés de larmes, je n'avois pourtant osé qu'à peine exprimer le vœu

de son prompt retour. Tout-à-coup il revient, il se précipite vers nous, il tombe à mes pieds Sa sœur veut réprimer ce transport nouveau : non, non ! s'écrie-t il : j'ai déjà trop souffert de ce cruel silence ; je n'y résiste plus. Puis s'adressant à moi : je suis bien malheureux ! L'amour dont je brûle pour vous, cet amour si tendre, si pur, si légitime, il ne vous touche pas. Vous voulez nous rester inconnue. Vous vous obstinez à n'être pour nous que Juliette. Et toi, mon Eléonore, arrache-lui donc son secret. Laisse une délicatesse qui me tue, commence par lui confier tous les tiens : confie-les lui par pitié pour moi !

Madame d'Etioles alloit parler, je me hâte de la prévenir : mon amie, je serois, n'en doutez pas, flattée de vos confidences, & j'aimerois à m'en

montrer digne. Mais avant tout, je dois vous avertir qu'elles ne pourroient déterminer les miennes. Depuis long-temps ma confiance vous est acquise toute entiere ; & puisque j'en ai jusqu'aujourd'hui retenu les épanchemens, c'est que je suis malheureusement condamnée à les retenir toujours. Elle me répond : ma chere Juliette, n'attendez pas que je me justifie de ma discrétion, je vous en laisse apprécier les motifs. Et maintenant recevez mes aveux : rien ne paroît plus m'imposer la loi de me priver des consolations d'une amie telle que vous. Aussi-tôt elle m'apprend ce qu'elle croit que j'ignore : son second mariage & la captivité de son époux. Voilà tout ce qu'il m'est permis de vous dire, ajoute-t-elle : je ne vous révele ni le nom de mon mari, ni la malheureuse af-

faire qui l'obligeoit à vivre inconnu, parce que ce font-là des fecrets qui me femblent encore n'appartenir qu'à lui feul. Vous les eût-il confiées, Dolerval, s'il eût penfé que vous ne vous feriez aucun fcrupule d'en inftruire la perfonne que vous aimeriez? Et ne me répétez plus cette objection dangereufe : que Mademoifelle eft digne de toute votre confiance. Il n'y a point d'amant qui ne foit prêt à vous en dire autant de celle qu'il diftingue; ainfi le principe, incontestable en foi, périroit par la foule des exceptions; ainfi l'amitié n'auroit plus de fecrets dont l'amour ne pût s'emparer. Dolerval, je vous l'avois dit cent fois, & moi-même j'en ai fait, il n'y a pas long-tems, la trifte expérience : fi l'on veut toujours remplir des devoirs pénibles,

il ne faut jamais se hasarder à raisonner avec eux.

Cependant son frere paroît ne pas l'entendre : son frere est dans l'accablement du désespoir. Jamais, s'écrie-t-il douloureusement, nous ne connoîtrons son sort ! Je ne pourrai donc jamais l'obtenir ! Et cette union fortunée dont l'espoir soutenoit.... —— Vous voyez combien il vous aime, interrompt Madame d'Etioles en me pressant dans ses bras : d'un mot vous adouciriez mes infortunes, puisque vous commenceriez la félicité de sa vie. Quoi ! ne pouvez-vous, comme moi, révéler de vos destinées ce qui vous regarde seule, & taire ce qui n'intéresse que vos... ennemis, puisqu'on prétend qu'il est possible que vous en ayez.

Que te dirai-je, Dorothée ! soit

que les réflexions de Madame d'Etioles euſſent fait briller à mes yeux un rayon d'eſpérance, ſoit que le ſpectacle des agitations de ce jeune homme me fût inſupportable, je n'ai pu retenir ces mots : quelque fortunée que puiſſe vous paroître cette union dont vous parlez, je vous connois, vous en goûteriez foiblement les douceurs, tant que votre ſœur reſteroit malheureuſe. Allez, Doierval, travaillez à lui rendre l'époux qu'elle adore. Hâtez-vous de le ramener. Alors je verrai..... Je vous dévoilerai la plus grande partie de mes malheurs..... Je vous dirai mon nom, s'il eſt poſſible ; & vous jugerez quels moyens peuvent ſurmonter les nombreux obſtacles.......

L'impatience de ſa joie ne lui permet pas de me laiſſer achever. Sa ſœur eſt accablée de ſes careſſes ;

il me prodigue les remercîmens les plus tendres ; & bientôt je l'entends me demander la permission de m'écrire. —— Directement ?... Non... non... Eh bien, seulement une fois : au moment où la liberté de votre beau-frere viendra de vous être accordée ! Que l'heureuse nouvelle m'en soit adressée ! que ce soit moi qui goûte l'indicible satisfaction de l'apprendre à mon amie !... Et vous, Dolerval, tâchez d'arriver aussi-tôt que votre lettre.

A peine ai-je dit, Madame d'Etioles m'embrasse tendrement. Lui, verse des larmes de joie sur ma main que sa sœur vient de lui livrer. Cependant l'heure presse : cent fois il s'éloigne : il revient cent fois Enfin il part.... Maintenant nous voilà seules.

mantes femmes du monde! Tenez! tenez! j'ai de mémoire deſſiné ſon portrait. Une eſquiſſe très-imparfaite ſans doute! Pourtant mon plus grand plaiſir eſt d'en multiplier les copies. Je n'en ai que trois encore! Eh bien je conſens à vous en donner une. Je vous l'envoie, mon frere; & c'eſt un vrai ſacrifice que je vous fais.

Adieu, Murville. Vous viendrez à mon mariage, n'eſt-ce pas? Vous ſerez témoin de la félicité d'un frere! Et vous trouverez.... oui, tout me l'annonce: vous trouverez ma ſœur dans la joie. Adieu.

DE MURVILLE A VARMONT.

Brest, le 25 Novembre 1782, minuit.

VARMONT, je t'en croyois l'adroit ravisseur, & j'étois bonnement piqué ; tu m'en jugeois l'obstiné gardien, & tu me boudois sottement : tandis qu'ainsi la Demoiselle nous fâchoit tous deux, un impertinent tiers s'en amusoit à nos dépens. Je te pardonne, puisque tu ne l'as pas ; & pardonne-moi, car je ne la tiens pas encore.

Me conseillerois-tu de l'aller reprendre ? Son mauvais sort l'a jettée dans les mains de l'un de ces Céladons modernes qui, lorsqu'ils rencontrent sur leur chemin une fille de mérite, n'en font rien, rien que leur femme ! Elle se trouvera cent fois

plus heureuse d'être la maîtresse d'un aimable garçon comme moi ! Une chose m'arrête : l'épouseur est un homme à qui je dois quelque considération. Oh ! raison de plus pour l'empêcher de faire une sottise. Fort bien ! mais si je lui joue quelque méchant tour, & qu'il s'en afflige outre mesure ? Bon ! cela n'iroit jamais, comme dans les romans, jusqu'à la mort. Néanmoins il est si bon enfant, que ce seroit cruauté de lui causer la peine la plus légere. A la bonne heure ! Mais quel chagrin pour moi !.... Je suis violemment combattu, Varmont. Parle, toi, mon antique oracle, parle, que ferois-tu donc à ma place ? A ma place, entends-tu, Varmont ? Ne va pas te méprendre, je ne dis pas à la tienne.

Au demeurant, comme à la tienne je te connois capable d'avoir moins

d'irréſolutions & de ſcrupules que moi, je prends l'utile précaution de ne te pas découvrir en quel lieu la petite perſonne ſe cache; car ſi je me décide à l'y laiſſer, je veux que vous l'y laiſſiez auſſi, mon cher. Et ſi tout au contraire, je l'y vais prendre : je vous promets cette fois de la bien garder.

Adieu, Varmont; ſans rancune, mon ami. Je t'embraſſe franchement; & renvoie-moi l'accolade.

ÉMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Tours, le 7 Décembre 1782, midi.

L'HEUREUSE lettre eſt arrivée (1),

---

(1) Cette lettre amoureuſe de Dolerval à Juliette, eſt perdue; & ne la regrettez pas : vous en trouverez par-tout de beaucoup meilleures.

ma fœur : lui-même il arrive.... ce foir ! il rend fon Eléonore à la vie ! il lui ramene l'époux qu'elle adore ; charmante femme, voilà donc vos peines finies ! comment te peindre fa joie & la mienne ? où trouver des forces pour fupporter à-la-fois mon bonheur & celui d'une amie fi chere ? Adieu ; je retourne m'entretenir avec elle des deux voyageurs impatiemment attendus.

— — — Onze heures du foir.

O MA fœur, ma fœur, quel revers ! maintenant j'en fuis fûre : le ciel me créa tout exprès pour épuifer fur moi fa colere, & faire le tourment de tous ceux qui me connoîtroient.

Mon amie mefuroit le temps par fon impatience : la foirée nous fembloit éternelle. Enfin le bruit d'une

chaiſe de poſte nous fait treſſaillir, & nous prépare au plaiſir de les recevoir. Il entre le premier, cet inconnu dont mes vœux hâtoient le retour : il entre ſans m'appercevoir ; toute ſon attention ſe porte ſur ſa femme qu'il preſſe dans ſes bras. Hélas ! je l'ai trop bien vu, moi ; je le vois trop bien encore. Cependant je ne ceſſe d'attacher ſur lui mon regard ſtupide ; non que j'aie beſoin d'un long examen pour le reconnoître ; plus je le conſidere, & plus, dans ma ſtupéfaction profonde, je me demande s'il eſt bien certain que je veille ? ſi ce n'eſt pas un fantôme chéri, mais perſécuteur, qui maintenant trouble ma vue ? ſi cette erreur de mes ſens ne vient pas d'un ſonge à-la-fois doux & pénible ? Il parle à mon amie, ce beau-frere que ramene un jeune homme qui croyoit

pouvoir m'obtenir : j'écoute attentive, & voudrois me persuader que j'entends mal : mais le moyen de douter encore ? sa voix flatte mon oreille, en même-temps qu'elle la déchire ! cet époux si cher à Madame d'Etioles, eh bien, Dorothée, c'est le mien, c'est le trop généreux, le trop infortuné Bovile !

Son libérateur étoit à mes genoux cependant ; & lorsqu'il comptoit ne plus m'entretenir que de ses espérances, je le forçois à me témoigner de l'inquiétude. L'excès de leur amour doit-il vous étonner si fort, & s'attirer votre unique attention, disoit-il ? Mademoiselle, ne daignerez-vous pas aussi m'accorder un regard ? A peine il finit de m'exprimer sa crainte, & je lui donne une crainte plus cruelle. Mes forces m'abandonnent tout-à-coup : je tombois, s'il

ne m'avoit retenue. Les cris qu'il pouſſe appellent ſur moi l'attention de ſa ſœur & de ſon beau-frere. Grands Dieux ! dit Bovile, c'eſt.... c'eſt l'excès de la joie!

Je reſte un moment dans cet état de défaillance, où l'on ne conſerve de ſes facultés que celle d'entendre. Mon amie & ſon frere me prodiguent leurs ſoins. Bovile ne montre pas moins d'empreſſement qu'eux. Toutefois en me ſecourant, il ne peut, dans ſa ſurpriſe extrême, s'empêcher de répéter cette exclamation, dont il déguiſe enſuite, comme la premiere fois, le véritable ſens: oui, c'eſt !... c'eſt l'excès de la joie! — Puis-je m'en flatter ? répond ſon ami. Madame d'Etioles aſſure que ce ne peut être autre choſe. Bovile reprend : la voilà donc, cette jeune perſonne, dont vous m'avez ſans ceſſe entre-

tenu pendant le retour? Et fur l'affirmation du jeune homme : cependant vous ignorez fa naiffance? Son fort vous eft abfolument inconnu? — Comme je vous l'ai dit, réplique M. Dolerval; mais elle va parler, nous ferons unis, j'attends ma récompenfe; & quel amant plus fortuné?.. Voyez, dans cet état, comme elle eft encore belle !.... La voilà! la voilà qui revient!

En effet, je commençois à reprendre l'ufage de mes fens. Mon infortuné bienfaiteur, à qui le péril plus prochain rend toute fa préfence d'efprit, s'empare de ma main, qu'il frappe doucement, comme s'il ne vouloit que hâter mon retour à la vie, mais fans doute afin de m'avertir auffi d'apporter à fes difcours, ainfi qu'à notre fituation critique, la plus fcrupuleufe attention. Dolerval, dit-il en élevant

la voix, ne vous feriez-vous pas flatté d'une eſpérance trop facile ? Puiſque cette jeune perſonne vous garda ſi long-temps des ſecrets de cette nature, elle y fut apparemment déterminée par des conſidérations majeures. Pouvez-vous être ſûr que les circonſtances lui permettront de s'expliquer maintenant auſſi-tôt que vous le deſirez ? —— Oui, réplique le jeune homme : j'ai ſa parole ; & qu'y auroit-il de plus ſacré que ce qu'elle a promis ?

Alors ne pouvant retenir un premier mouvement de déſeſpoir, je m'écrie : ah Dolerval, qu'avez-vous oſé dire ! ah, le ſavez vous bien tout ce que j'ai promis ! & ſoudain je ſuis frappée des malheurs qui menacent Madame d'Etioles. Un ſentiment de commiſération m'emporte dans ſes bras : mon amie, ma chere amie,

tremblez d'apprendre.... mon fort; il eft affreux!.... car je ne fuis pas la feule, ni la plus à plaindre! Peut-être j'allois continuer, peut-être j'allois me trahir; mais d'un regard plein d'une expreffion déchirante, Bovile paroît implorer mon filence en faveur de fa nouvelle époufe, & je fens bien qu'il faut, par pitié pour elle, lui dérober le véritable fujet de mes douleurs.

Cependant il eft devant moi, celui dont j'ai pleuré la fin tragique. Si j'en crois toutes les apparences & fur-tout le vertueux caractere de ce Bovile, affurément incapable d'une perfidie, l'amant de Madame d'Etioles l'adoroit long-temps avant de me connoître. Lorfque, pour m'arracher à l'efclavage du cloître, il me conduifoit à l'autel, ce mortel généreux ne me faifoit pas feulement le

ſacrifice de ſa fortune; il m'immoloit encore ſes plus tendres inclinations, auxquelles l'âge avancé de Madame d'Etioles laiſſoit quelque eſpérance. Je voudrois pouvoir tomber à ſes pieds, & lui témoigner la reconnoiſſance, l'admiration dont je ſuis pénétrée pour lui. Dans quels lieux je le trouve pourtant, & dans quelles circonſtances! combien de témoins m'environnent! combien de témoins chers & redoutables, qui m'impoſent la loi de les tromper ou de les outrager mutuellement! jamais femme aſſez malheureuſe ſe trouve-t-elle dans une ſituation plus difficile & plus déplorable? Si je laiſſe échapper le moindre témoignage du reſpectueux attachement que je porte à Bovile, ne vais-je pas également étonner & déſeſpérer la ſœur & le frere? Néanmoins, pour conſerver à Madame

d'Etioles l'erreur qui la fauve, ne me faut-il pas en quelque forte trahir mon ami? Hélas! ne faut-il pas auffi que je continue d'entretenir l'efpoir de ce jeune homme, fon doux efpoir, auquel moi-même je m'étois laiffée furprendre, & que jamais je ne dois remplir? mais puis-je tranquillement recevoir les affurances de fon amour, fans offenfer mon époux qui les entend?

Mon époux? eft-il le mien, s'il eft celui de Madame d'Etioles? fans doute il a perdu tous fes droits fur Emilie; fans doute il y renonce! & pourtant cette Emilie fe trouve criminelle, fi fon cœur conferve encore un fecret penchant pour quelque autre. Ah Dolerval, Dolerval, vous m'êtes donc à jamais ravi!

Tant de cruelles penfées ne me tourmentent pas fans fe manifefter

de

de temps en temps par des signes extérieurs, dont mon amant s'inquiette. Je le rassure du moins par un officieux mensonge. Je lui dis, oui, j'ose lui dire, qu'il ne faut imputer mes agitations qu'à ces pénibles combats, qu'il est assez naturel que j'éprouve, quand je vois s'approcher le moment où je dois lui révéler toutes les horreurs de mon sort. Mais Bovile, Bovile, en ceci plus malheureux que moi, ne peut couvrir ses chagrins d'aucun prétexte raisonnable. Que dis-je, ses chagrins! il lui faut, quand mille inquiétudes le dévorent, lorsqu'apparemment le désespoir est au fond de son cœur, il lui faut affecter des transports de joie. Je ne lui trouve pas toujours l'espece de courage nécessaire à sa position; sa figure & sa voix s'alterent souvent au même degré : souvent il

tombe dans des rêveries sombres. Sa femme n'en conçoit d'abord qu'une tendre sollicitude qui se rapporte uniquement à lui. Patience & courage, mon ami, s'écrie-t-elle; puisqu'ils vous ont rendu la liberté, sans doute ils vous rendront l'honneur.

Quoi qu'elle puisse lui dire cependant, & quelques efforts qu'il fasse, elle le voit bientôt non moins profondément préoccupé. L'amante alors s'inquiette & s'afflige pour elle-même: eh quoi! dit-elle, êtes-vous plus malheureux qu'à votre retour de Cadix; ou bien vous suis-je devenue moins chere? —— Ah! s'il étoit possible que je ne vous aimasse point, réplique-t-il, mon sort peut-être me paroîtroit moins.... me paroîtroit assez doux. Cependant, Madame d'Etioles ne s'alarme que davantage de cette

réponse, que son mari refuse d'expliquer, & dont je crois comprendre le véritable sens.

Enfin, ma sœur, que te rapporterai-je encore de cette soirée, l'une des plus cruelles de ma vie ? Bovilé paroissoit chercher une occasion de m'entretenir en particulier. Moi-même j'aurois desiré qu'il m'aidât de quelques conseils dans ma position si critique. Il n'y a pas eu moyen. Madame d'Etioles, successivement inquiette & tranquille, contente & désolée, n'a pas un instant quitté son époux; & de l'autre côté, toujours assis près de moi, ce jeune homme, d'abord enivré des plus douces espérances, ce jeune homme, du moins j'ai cru m'en appercevoir, a fini par m'observer avec un trouble naissant. Le refus de lui dévoiler mes secrets a-t-il vraiment suffi pour lui causer

un chagrin très-vif? ou bien se seroit-il avisé de jouer le dépit & l'inquiétude, afin de m'arracher mes confidences? Tout ce que je puis t'assurer, c'est qu'enfin il m'a très-ardemment pressée de m'expliquer. Toutefois c'étoit d'un ton où perçoit je ne sais quelle défiance étrangere au véritable amour qui, ce me semble, n'existe pas, s'il n'est fondé sur une entiere estime. Et tout-à-l'heure, comme j'allois me retirer, M. Doleval m'a dit avec impétuosité : ces aveux que vous refusez, que vous voulez différer encore, pourquoi vous seroient-ils pénibles? L'innocence poursuivie & calomniée ne paroît que plus intéressante. On ne doit point rougir de ses malheurs : il n'y a de honteux que le vice. Il est vrai que s'il avoit eu l'inconcevable pouvoir de flétrir un mo-

ment votre ame, je ne pourrois plus jamais croire à la vertu.

Ma sœur, je n'ai puni que par mon silence ses doutes mal déguisés; & me voilà rentrée dans mon appartement, où je n'espere plus trouver de repos.

De la même a la même.

Le 8 décembre 1782, six heures du soir.

Ce matin, il a fallu reparoître à l'heure du déjeûner. Madame d'Etioles ne m'a pas semblé fort tranquille; Bovile avoit l'air très-pensif; & M. Dolerval a tout d'un coup recommencé ses sollicitations, mais avec un empressement qui m'a vraiment touchée; car il étoit plein de cette respectueuse délicatesse que je souffrois hier de ne pas toujours rencontrer. C'étoit pourtant, à le bien prendre, un surcroît

d'affliction pour ton infortunée sœur. Quel penchant condamnable que celui qui me fait trouver quelque charme dans l'hommage sincere de ce jeune homme, qu'il faut que j'abuse de mes fausses promesses ! Et quelle cruauté de m'obstiner encore à lui plaire, lorsqu'il ne m'est plus permis de l'aimer ! Je crois que dans mon désespoir j'aurois fini par lui tout avouer, lorsque Bovile, apparemment pressé de m'affermir dans des résolutions toutes différentes, a dit à Madame d'Etioles : je vais donc, comme nous en sommes convenus, apprendre à votre amie tout ce qu'elle ignore de mes fatales aventures.

Aussi-tôt il m'a déclaré qu'il s'appelloit Bovile; qu'en voyant, pour la premiere fois, vers la fin de 1775, Mademoiselle de Sancerre, maintenant Madame d'Etioles, il l'avoit adorée;

que ne pouvant l'obtenir, il avoit porté ses chagrins sur les mers ; qu'un marin célebre, M. de Varmont, l'avoit placé, soutenu, poussé dans la marine royale ; qu'après la mort de son protecteur, trouvant à Paris sa plus jeune fille menacée d'être ensevelie dans un cloître, il l'avoit épousée.

Ici, Dorothée, je n'ai pu m'empêcher d'interrompre le rapide récit : ah ! Monsieur, qu'elle vous doit d'estime & de reconnoissance, cette jeune personne ! .... — Elle n'est plus, s'est-il écrié ! — Elle n'est plus ? ... Oui, je le conçois, puisque vous avez épousé Madame.

Alors il m'a conté comment son Emilie avoit péri sur un navire incendié ; comment, à quelques jours de là, ses perfides compagnons d'armes l'avoient indignement abandonné dans un combat naval, livré contre les An-

glois, à la hauteur des *Açores*. Ma frégate étoit fous les eaux, a-t-il dit, je nageois fur l'abyme, & n'ai pas défefpéré de moi-même. Le hafard à fecondé mes efforts ; un écueil m'a reçu. J'y ai paffé trois jours, pendant lefquels je me fuis nourri d'herbes & de coquillages. Au milieu de la quatrieme journée, un navire efpagnol, qui retournoit de *Tercere* à *Cadix*, m'a recueilli. Trop convaincu de l'injuftice des hommes, toujours prompts à condamner les malheureux, j'ai caché mon véritable nom. Cependant, la fortune fembloit alors vouloir m'accorder le dédommagement de tous mes revers; en débarquant à Cadix, j'y reçus une lettre de Dolerval, qui m'apprit que fa fœur étoit libre. Auffitôt j'accourus chez elle chercher un afyle... & ma récompenfe. Cependant comment l'obtenir? Comment con-

tracter un ſecond mariage ? La mort d'Emilie étoit phyſiquement certaine; mais aucune preuve légale ne la conſtatoit; & nos loix, en pareille circonſtance, forcent au célibat le ſurvivant des époux. Je m'aviſai, pour aſſurer mon bonheur ſans nuire à qui que ce fût, je m'aviſai d'un moyen qui me parût n'entraîner aucun inconvénient. Il ſéduiſit mon amante : nous allâmes à l'autel avec confiance; je me mariai ſous le faux nom que mes malheurs venoient de m'obliger à prendre. Ce fut dans la nuit.....

Du ſept Août ! me ſuis-je écriée ! je m'en ſouviendrai long-tems de cette nuit-là !... parce que mon amie m'en a plus d'une fois répété la date. Je conviens, a répondu Madame d'Etioles, en ſerrant mes mains dans les ſiennes, je conviens que je me la ſuis rappellée ſouvent avec un mêlange de

plaisir & de peine. Voyez combien il est dangereux de composer avec ses devoirs: à cette époque, je l'osai pour la premiere fois de ma vie; & maintenant j'en suis punie, au sein même de l'union la plus fortunée. Une crainte terrible en empoisonne tous les charmes: sans doute elle est trop peu fondée; néanmoins elle renaît sans cesse. Hélas! seroit-ce un pressentiment?...
—Je crois vous comprendre, ai-je interrompu; vous tremblez que sa premiere épouse, sauvée par quelque miracle, ne vienne un jour à reparoître, &... — Et je n'aurois plus qu'à mourir! s'est-elle douloureusement écriée. — Impossible, a dit son frere d'un ton consolant & persuadé! —Impossible! a dit Bovile, en me lançant un regard suppliant. Et moi-même, Dorothée, moi-même, émue

.e terreur & de pitié, j'ai dit : impoſſible !

Voici quels étoient & quels ſont encore mes projets, a repris Bovile pleinement raſſuré. Je reparoiſſois vivant aux yeux de mes ennemis, auſſitôt que les circonſtances plus favorables me permettoient de ſolliciter la réviſion de cet inique procès, qui flétrit ma mémoire. Enſuite je me rendois ſans partage à mon amante, &, ſous le nom ſuppoſé qui m'avoit fait ſon époux, j'allois dans quelque village ignoré, vivre & mourir avec elle. Il y avoit ſeulement cinq jours que nous étions unis, quand le bruit ſe répand qu'une intrigue de cœur vient de déplacer M. de***, le miniſtre de la marine, mon ennemi perſonnel. Je cours à Paris : la nouvelle étoit fauſſe. Je ne ſais pourtant quel lâche courtiſan de

mon puissant ennemi l'avertit de l'existence de Bovile & de son arrivée; mais au milieu de la nuit suivante, on m'entraîne, on me plonge dans le gouffre des vengeances ministérielles. Vous savez tout le reste, a-t-il ajouté, si ce n'est que ma femme va, selon toute apparence, entrer dans le cinquieme mois de sa grossesse.

Les dernieres paroles de Bovile donnent à M. Dolerval beaucoup de joie. Voilà, dit-il à sa sœur, voilà vos nœuds devenus plus sacrés & plus chers, s'il est possible.

Plus sacrés & plus chers! Il a raison. Et sans doute Bovile ne nous a fait cette confidence qu'afin de me convaincre que par pitié pour une mere, autant que pour une épouse, je dois couvrir toujours d'un voile religieux l'affreuse vérité. Qu'il soit tranquille! je

je garderai le silence, quelque pénible qu'il puisse souvent me paroître. Je demeurerai sourde aux pressantes sollicitations de ce jeune homme; je rejetterai ses prieres touchantes; je supporterai le poids de ses reproches, hélas! & je verrai, sans en être touchée, couler ses pleurs ameres, & je jouirai froidement de son désespoir: trop heureuse de sauver, au prix de ses jours & des miens, les jours de sa sœur, de mon amie, de cette mere infortunée, femme de mon ami!

Lui, cependant, qui ne peut deviner combien je serois moins à plaindre, s'il m'étoit possible de le lui déclarer; lui, m'accuse d'insensibilité, d'égoïsme, de barbarie. D'ailleurs, vous l'avez promis, dit-il sans cesse. Et Madame d'Etioles se joint à son frere pour me rappeller mes engagemens. L'insensée! qu'elle tremble que

je n'aie pas toujours la force de les garder, ces ſecrets dont elle ſollicite la révélation !

Enfin, l'ingrat jeune homme va m'outrager encore. Il va me répéter les terribles paroles dont il m'a tant affligé la veille : *l'innocence pourſuivie ne paroît que plus intéreſſante.* Ne me comprenez vous pas, Mademoiſelle, ou voulez-vous ne pas me comprendre ? Puis il ajoute : *on ne doit point rougir de ſes malheurs : il n'y a de honteux que le vice.* Heureuſement c'eſt là qu'il s'arrête. Heureuſement il me rend aſſez de juſtice, ou me conſerve aſſez d'égards pour m'épargner aujourd'hui cette derniere réflexion, au moins inutile, que je me ſouviens d'avoir hier trop patiemment ſoufferte.

Mais que ſignifient-ils donc ces mots qu'il ſe plaît à redire quand j'ai fatigué ſa perſévérance, & qu'il redit avec je ne ſais quelle affectation myſ-

térieufe, où je crois démêler un mélange inoui de menaces & de craintes, de confiance & d'inquiétude, d'audace & de respect ? Que fignifient-ils ? Enfin je le faurai peut-être ! Peut-être M. Dolerval daignera-t-il clairement s'expliquer !

En attendant, je viens d'avoir une explication très-délicate avec fon ami. Bovile a cru trouver le moment favorable de m'avertir à voix baffe qu'il alloit m'attendre au jardin. Bovile penfoit alors n'être pas apperçu. Toutefois je crains bien que fa femme n'ait remarqué cette chuchotterie. Il eft bien vrai que Madame d'Etioles nous tournoit le dos, mais elle avoit les yeux fur fa glace; mais, dans un premier mouvement de furprife, elle s'eft retournée; mais elle n'a contenu qu'avec peine fon inquiétude. J'ai dû prudemment laiffer près d'une demi-

heure s'écouler ; & craignant alors que Bovile ne se lassât d'attendre, j'ai prétexté le besoin de me retirer dans mon appartement, où tu penses bien que je ne suis pas restée.

Il a commencé par me demander mille fois pardon du crime dont il s'obstine à se reconnoître coupable envers sa premiere épouse ; puis il m'a conjurée, par cette tendre commisération naturelle aux ames sensibles, de laisser à Madame d'Etioles une erreur qui seule pouvoit garantir d'un trépas certain la mere & l'enfant. Ensuite il ne m'a causé nulle surprise, mais bien quelque embarras, en protestant d'un ton plein de respect, que je devois être, quant à lui, parfaitement tranquille, puisque l'heureux amant d'Eléonore avoit perdu tous ses droits sur Emilie ; sur-tout il m'a vue prodigieusement rougir, quand il m'a dit qu'il

me trouvoit à plaindre d'être obligée d'encourager encore l'amour de ce jeune homme infiniment aimable. Enfin, il m'a priée de vouloir bien l'instruire quelle suite de prodiges m'avoit sauvée dans *Brest*, & conduite à *Tours*. Dorothée, j'ai dû lui tout avouer, excepté les forfaits d'un monstre dont je pourrois me venger; à qui je pardonne, & pour le repentir duquel j'implore chaque jour l'infinie miséricorde de l'éternel.

Cependant Bovile, attentif à mes récits, n'a pas remarqué sans effroi que, Murville étant l'ami de Varmont, Madame d'Etioles se trouvoit sans cesse exposée au malheur de découvrir ma naissance; & Murville, a-t-il ajouté, peut être encore un plus mauvais sujet que vous ne pensez; car, je souffre de vous le rappeller,

mais votre frere doit étrangement corrompre tout ce qui l'approche.

Il avoit encore plus d'une question à me faire, & sur-tout nous desirions rêver ensemble aux moyens d'écarter les périls dont notre amie nous sembloit environnée; mais Bovile a vu son beau frere venir droit à nous: il a fallu changer de conversation. M. Dolerval, en nous abordant, nous a félicités du courage qui nous retenoit si long-temps à la promenade, malgré le vent & le froid; & Madame d'Etioles, quand nous sommes rentrés, m'a dit assez séchement qu'elle m'avoit crue enfermée chez moi.

J'aurois dû, je le sens, conserver sur moi-même assez d'empire pour soutenir, pendant le reste de la soirée, le spectacle désespérant des chagrins mal déguisés du frere & de la sœur.

Plains - moi , Dorothée, plains - moi, puiſque la meſure de mes maux paſſe déjà celle de mon courage. Mais ſi tu ne veux point t'en étonner, daigne encore un moment conſidérer, ſous tous ſes cruels rapports, la poſition de ta ſœur au milieu des objets de ſes affections les plus cheres. Elle deviendra bien amere à chacun d'eux, la portion de douleurs que, dans ma ſituation, chaque jour plus triſte, il me faudra néceſſairement leur diſtribuer à tous. Et pourtant ils n'auront à ſupporter enſemble que la moindre partie du fardeau ; c'eſt ſur la foible Emilie que doit ſur-tout peſer ſa maſſe énorme. Ah! lorſque je ſuis continuellement obligée de diſſimuler à chacun d'entre-eux quelque peine accablante, quelque dévorant chagrin, que deviendrois-je, s'il ne me reſtoit la conſola-

tion de m'entretenir avec toi, pour te montrer mon infortune toute entiere?

La même a la même.

Tours, ce 10 Décembre 1782.

Qu'il eſt affreux de chagriner ceux qu'on aime, & de s'attirer leurs mécontentemens! Déjà Madame d'Etioles montre moins de tendreſſe à ſa Juliette, n'agueres ſi chérie; & l'ingrat Dolerval finira, je crois, par me haïr.

Dans ſes impatiences, devenues plus fréquentes, il ne ceſſe de répéter ces phraſes encore énigmatiques qu'il m'a dites cent fois, & tu ne ſais pas à quel point je me ſens moi-même fatiguée de ſon injuſtice. Tu ne ſais pas tout ce que je ſouffre, lorſque je m'apperçois qu'il pourſuit Juliette & ſon ami de

quelques coups - d'œil obſervateurs ! Mais ſi l'inſtant d'après il ſe détourne pour me cacher les pleurs dont ſon viſage eſt inondé, combien alors je ſuis plus combattue, plus malheureuſe !

Et cette intéreſſante Madame d'Etioles, ſi douce, ſi timide au ſein de ſes agitations jalouſes, quand je la vois auſſi jetter à la dérobée un regard d'inquiétude ſur Bovile & ſur moi; qui m'empêche auſſi tôt de voler dans ſes bras, de la preſſer contre mon cœur, & de me juſtifier, en lui diſant tout ce que je ſuis ? Qui m'en empêche, ſi ce n'eſt cette horrible certitude, que je ne puis raſſurer l'amante & l'amie, ſans mettre au déſeſpoir la mere & l'épouſe.

Ce qui les tourmente ſur-tout l'un & l'autre, ce ſont mes fréquentes promenades avec Bovile. Mais nous n'irions pas ſi ſouvent à ce jardin, ou,

pour mieux dire, nous n'irions plus du tout, si l'on avoit eu la patience de nous y laisser quelquefois tranquilles. Lorsqu'après nombre de tentatives inutiles, nous avons pu, Bovile & moi, nous échapper & nous y rejoindre, aussi-tôt M. Dolerval accourt. Hier, comme la veille, il commençoit toujours par nous donner d'ironiques éloges *sur l'invincible courage qui nous faisoit supporter les intempéries de l'air*; aujourd'hui c'est toute autre chose; nous l'avons plusieurs fois surpris nous écoutant, pour ainsi dire. Du plus loin qu'il nous apperçoit, il vient; mais il prend toujours ses mesures de maniere que nous le précédions; & quand il est à très-peu de distance, il ne s'avance plus qu'à pas lents, à petit bruit. Encore faut-il bien qu'il nous joigne, car en ce cas nous ralentissons la marche sans affectation. Ainsi

forcé de nous aborder, il le fait, mais ſans dire un ſeul mot. Il craint apparemment de ne pouvoir, dans ſon dépit, ménager aſſez ſes expreſſions; ſeulement il reſte à mes côtés, regle ſes pas ſur les nôtres, & continue de nous accompagner ainſi, juſqu'à ce qu'il nous ait contraints de rentrer au logis.

Ce ſoir pourtant on nous a laiſſés près d'une heure enſemble; auſſi nous avons déterminé quelque choſe d'important. Elles me ſont cruelles, les réſolutions qu'il a fallu prendre, plus cruelles que je n'ai pu l'avouer à Bovile. Dorothée, j'ai dû le décider, pour le repos de ſon Eléonore, & peut-être pour celui de ce jeune homme, mais jamais pour le mien, jamais! j'ai dû le décider à me conduire, un de ces matins, ſans en avoir prévenu mes hôtes, dans tel couvent qu'il juge-

roit convenable. J'avois d'abord efpéré qu'en prenant les précautions néceffaires, je pourrois arriver inconnue dans le tien, ma fœur; mais Bovile m'a vivement repréfenté les cent mille accidens qui, tôt ou tard, y trahiroient ma retraite; & quand il m'a parlé de la haine que Madame de Varmont me porte, j'ai fenti je ne fais quelle fecrette horreur qui m'a trop avertie des dangers plus grands auxquels m'expoferoit la cruauté de fon fils. Ma chere Dorothée, confole-moi de ce nouveau malheur : ce n'eft pas dans ta folitude que j'irai mourir.

Ce terrible préliminaire une fois convenu, nous n'avons eu rien de plus preffé que de reparoître. Je m'étonnois qu'on ne fût pas venu troubler nos triftes délibérations. Il paroît que de leur côté, le frere & la fœur avoient auffi quelques affaires à traiter, quelques

ques affaires secrettes & fâcheuses. On s'est hâté de nous cacher des lettres qu'on lisoit; & j'ai remarqué beaucoup d'altération sur les figures : M. Dolerval sembloit violemment agité.

Ils ont eu, dans le cours de cette soirée, des pour-parlers très-longs & très-mystérieux. Je pense, & Bovile croit aussi, que j'étois le malheureux objet de leurs entretiens. Il est certain qu'en se parlant tout bas, ils me regardoient d'un air qui m'a presque alarmée. Au reste, ce jeune homme a fait, pendant le souper, de rares & pénibles efforts pour m'adresser la parole; & sa sœur profondément préoccupée, sembloit m'appercevoir à peine. C'en est fait! j'ai perdu leur tendresse. Mon cœur, ému d'une tendre pitié, trouve quelques raisons de pardonner à Madame d'Etioles; mais, vous, Dolerval, vous, rien ne sauroit vous excuser!

Dorothée, ne crois pas que les torts dont ils deviennent coupables envers moi, me rendront moins amere la séparation qui se prépare. Ne le crois pas. Ce départ sera suivi d'une absence éternelle! Ce cruel départ précipitera la fin de ma vie. Ah! tant mieux, tant mieux, si j'ai quelques jours de moins à souffrir! Mais ce n'est pas-là ce qui peut déterminer Emilie. Je veux sur-tout essayer de rendre un peu de repos à ces ingrats, dont je fais ici le tourment, & qui, trop tôt peut-être, instruits de mon dévouement généreux, viendront du moins verser quelques pleurs sur ma tombe.

DE LA MÊME A LA MÊME.

Tours, le 11 décembre 1782, midi.

QUELLE scene! heureusement il en faudra peu d'aussi cruelles pour m'obtenir la paix du tombeau.

Ce matin, Madame d'Etioles m'a reçue avec tous ces témoignages d'amitié qui nous étoient familiers autrefois. J'ai d'abord été surprise de trouver de si bonne heure M. Doleval dans son appartement. Il s'y promenoit à grands pas; & comme, après les premiers complimens, il paroissoit pressé de chercher quelques lettres dans son porte-feuille, sa sœur lui a dit: un moment! ne précipitons rien; votre ami ne sauroit tarder à descendre.

En effet, son mari vient à paroître. Aussi-tôt elle lui dit, en se plaçant

entre M. Dolerval & moi : je vous attendois, mon ami. Veuillez vous affeoir, veuillez m'entendre un inftant fans m'interrompre ; & que chacun de vous m'accorde cette grace.

Bovile, par quelle fatalité l'époque de votre retour, fi defirée de votre amante & de votre ami, cette heureufe époque qui devoit finir toutes leurs peines, ne leur a-t-elle jufqu'à préfent caufé que des chagrins amers ? Quelle que foit la caufe de nos malheurs, il eft preffant de la pénétrer. Je ne préfume pas qu'il nous foit également poffible de fupporter long-temps encore la fituation plus ou moins pénible où je vois que nous fommes tous. Et puifque tôt ou tard une explication nous deviendroit néceffaire, vous me faurez gré, du moins je l'efpere, vous me faurez gré de la promptitude & de

la franchise que je vais mettre à la provoquer.

Mademoiselle, peut-être qu'en effet mon frere avoit mérité, par l'amour le plus tendre, que vous lui révélassiez, à lui de préférence, l'impénétrable mystere de vos malheurs. Je ne m'informe pas si réellement, & pourquoi, vous avez honoré de vos confidences mon mari plus heureux. Je me borne, pour l'intérêt de tous, à vous presser de confier vos secrets à tous. C'est une faveur que je sollicite au nom de mon époux, qui ne pourroit être long-temps heureux chez lui, s'il y voyoit sa femme & son ami dans de continuelles inquiétudes. C'est une justice que je réclame au nom de mon frere, qui vous aime, comme vous le méritez sans doute, avec idolâtrie, mais que vos entretiens si fréquens & si mystérieux avec Bovile désesperent. Je vous

en conjure aussi pour moi, continue-t-elle, en me prenant les mains qu'elle serre avec tendresse; pour moi qui ne veux plus vous cacher que je suis un peu jalouse de vous. Enfin, ma chere Juliette, je dois vous en conjurer pour vous-même, pour votre réputation, pour vos vertus, que de toutes les calomnies la plus noire, apparemment, ose poursuivre jusqu'au sein du respectueux amour & de la confiante amitié.

Mon frere, montrez vos deux lettres. Il les a reçues, me dit-elle, le 5 de ce mois, quelques momens avant de quitter Paris pour revenir ici.—Je n'ai pas voulu croire un mot de ce qu'elles contiennent, s'est écrié M. Dolerval, pas un mot. — Avant tout, reprit Madame d'Etioles, qu'il me soit permis de vous reprocher un excès de dissimulation. J'ai souvent eu l'occasion de vous parler de son frere aîné,

Murville ; jamais vous ne m'avez laiſſé ſoupçonner qu'il vous étoit connu.... Je comprends votre ſilence, Juliette ; & l'auteur de la ſeconde de ſes lettres, M. de Varmont, l'auriez-vous, pour votre malheur.....

Dorothée, je n'en ai pas entendu davantage : au nom de mon frere, prononcé par Madame d'Etioles, je me ſuis évanouie.

En revenant à moi, j'ai vu mon amie dans une grande agitation, ſon frere baigné de larmes, & Bovile pâle d'effroi.

Elle le connoît! s'écrioit M. Dolerval, Comment le ſeul nom de ce jeune homme, ou la ſimple vue d'une lettre écrite par lui, peuvent ils lui cauſer tant d'épouvante ? demandoit Madame d'Etioles. Et Bovile, d'une voix tremblante, inſiſtoit vainement pour qu'on lui confiât les redoutables lettres. Li-

ſez, mon amie, ai-je dit à Madame d'Etioles, liſez. Il eſt vrai que je tremble, mais ce n'eſt pas pour moi.

Bientôt je me ſuis apperçue qu'apparemment par pitié M. Dolerval remettoit les papiers dans ſon portefeuille. J'ai dit qu'il n'étoit plus temps de rien ménager. J'ai demandé qu'on me les laiſſât voir, j'ai prié, preſſé, conjuré ; Madame d'Etioles enfin me les a fait remettre. Moi-même je les ai lus ; j'ai pu les lire ! & maintenant, Dorothée, ma vue eſt troublée ! ma main tremble encore ! mais n'importe. Avant de te rapporter la fin de cette horrible ſcene, je veux t'envoyer la copie de ces lettres. Enſuite je te dirai le commentaire auquel elles ont donné lieu, comment j'en ſuis demeurée poſſeſſeur, & ce que j'en veux faire.

MURVILLE A DOLERVAL.

Brest, le premier décembre 1782.

Vous avez du talent, mon frere, beaucoup de talent. La miniature est si ressemblante, que j'en ai failli pâmer d'étonnement & de joie. Vous la connoissez bien, puisque vous la peignez ainsi de mémoire : heureusement pour vous je la connois mieux. Sans doute elle est charmante : cependant si j'en voulois croire tout ce que m'en dit Varmont, qui l'a pratiquée plus que moi, ce seroit un petit monstre avec ses appas ! Je ne suis pas tout-à-fait dupe de mon cher ami : je vois qu'un reste d'amoureux dépit, d'ailleurs mal déguisé, quoi qu'on fasse, s'il n'entasse de noirs mensonges, exagere du moins de laides vérités ; mais en réduisant le

tout à sa triste valeur, il paroît maintenant à-peu-près certain, mon pauvre Dolerval, que ta future n'est qu'une aventuriere. Que tu voulusses en faire un amusement, passe encore ; je pourrois, en ce cas, me décider à t'abandonner mes droits. Mais l'épouser ! tu me mettras en pieces avant de m'y faire consentir ! & défiez-vous de moi, car il n'y a rien que je ne sois capable d'entreprendre pour vous en dépêtrer.

P. S. Réflexion faite, je t'envoie la derniere lettre que j'ai reçue de Varmont. Tu verras tout ce qu'il m'y raconte de l'aimable enfant dont tu penses à faire ta très-honorée femme. La douce missive de mon véridique ami te charmera sans doute ; car elle est toute entiere, excepté le premier alinéa pourtant, consacrée au pompeux éloge

de l'adorable perſonne. Adieu, mon trop bon frere, & je te le répete, prends garde à moi.

VARMONT A MURVILLE.

Paris, le 25 Novembre 1782.

Je ne t'en voulois pas du tout, mon ami; je ne t'ai pas écrit, parce que de miſérables affaires d'intérêt ont pris tout mon temps. Ma plus jeune ſœur, que je venois de marier, s'eſt laiſſée mourir; & tu ſais la digne fin de ce Bovile, dont on a confiſqué les biens. Cependant la dot de ſa femme vaut la peine d'être répétée; delà vient que je me ſuis environné de gens de loi qui m'excedent. Tu me diras que, ſans doute, ils me laiſſent quelques loiſirs; fort peu, je t'aſſure: & ce peu, je t'avoue que je l'emploie très-paſſable-

ment auprès d'une jolie perſonne qui ne rebute pas mes ſoins : tu m'excuſeras d'avoir, en de telles conjonctures, préféré l'amour à l'amitié.

Quant à la petite fille dont tu me parles, en vérité je n'y ſongeois pas plus que ſi je ne l'avois jamais connue. J'ai, pour ainſi dire, été ſurpris d'apprendre qu'elle exiſtoit. Je me ſuis étonné ſur-tout qu'elle fût en d'autres mains que les tiennes. Mais Lafleur avec qui je viens de cauſer, Lafleur m'a certifié.... qu'en effet il l'avoit vue aſſez mal gardée dans ton château ; & dans le fait, je la connois alerte à décamper, la demoiſelle ! A propos, je t'avois promis ſon hiſtoire : je vais te la dire en abrégé. La chere enfant m'avoit été vendue ici, pour quelques cinquantaines de louis, par une eſpece de mere qui m'avoit garanti ſes prémices. D'abord je me ſuis

en

en cela trouvé dupe ſur le marché. Mais vois ma turpitude : je me détermine ſur ſes vives inſtances à la conduire à Breſt. Elle y vouloit, diſoit-elle, embraſſer un frere qui partoit ſur l'eſcadre. Ce prétendu frere, c'étoit un faquin qu'elle aimoit. Au milieu d'une belle nuit, à l'inſtant où je m'y attendois le moins, l'aimable fille, prudemment ſaiſie de mes meilleurs effets, ouvre doucement la porte & s'évade. Cependant mon valet, qu'un léger bruit éveille, court ſur les pas de la fugitive : il eſt prêt à la joindre ſur le port, elle perd la tête & ſe jette à la mer. C'eſt de-là que je ne ſais quelle providence l'a tirée, pour la remettre en ton pouvoir. Mon ami, fais maintenant ce qui te plaira; mais pour ton propre compte, je t'engage à la laiſſer là. Tu vas te tourmenter dans ſa pour-

fuite, & d'honneur elle n'en vaut pas la peine.

Il eſt vrai pourtant que ſi tu as en effet quelque amitié pour l'homme qui s'en eſt coëffé, tu ne ſaurois prendre des moyens aſſez prompts, je dirois même aſſez violens, pour l'empêcher de conclure un mariage qui feroit maintenant ſon déshonneur, & tôt ou tard ſon tourment.

Au reſte, quelque parti que tu prennes, je ne m'y intéreſſe maintenant qu'à cauſe de toi, mon cher Murville; & puiſſes-tu l'oublier toi-même, comme je deſire qu'elle m'oublie! ſeulement j'eſpere que le ſot individu qui m'a dans le temps répondu de cette fille, pour me voler en quelque ſorte mon argent, aura lieu de s'en repentir. Adieu, je te plains, ſi tu l'aimes encore; je plains davantage ton ami, s'il l'épouſe.

ÉMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Toujours du 11 Décembre 1782, trois heures après midi.

DOROTHÉE, voilà pourtant les affronts qu'il m'a fallu dévorer devant ce jeune homme éperdu d'amour & de crainte ; devant ce jeune homme qui peut-être ne repousse qu'à peine les soupçons les plus injurieux à celle qu'il aime. Je tremblois pour sa sœur, en commençant cette affreuse lecture. Dès que j'ai vu de quelle nature étoient les odieux mensonges que multiplie, pour me perdre, ce Varmont ingénieux dans ses scélératesses ; dès que j'ai vu que ces atroces calomnies alloient du moins servir à couvrir d'un bandeau plus épais les yeux de Madame d'Etioles, & qu'au

prix de mes nouveaux outrages, mon amie se trouvoit sauvée, j'ai repris courage en quelque sorte. J'ai poursuivi d'une voix moins altérée; j'ai pu finir; & Bovile, qui, dans les angoisses d'une horrible attente, étoit d'abord épouvanté pour son épouse, Bovile n'a bientôt frémi que pour moi.

Je passe sous silence le trop long commentaire auquel les insolences de Murville ont donné lieu; mais quelques-unes des remarques que les calomnies de ce Varmont ont produites, méritent malheureusement d'être rapportées.

A ce passage de la lettre de Varmont : *tu sais la digne fin de ce Bovile, dont on a confisqué les biens.* L'insolent! s'est écrié le mari de Madame d'Etioles; & je me piquerois plus long-temps d'une fausse délicatesse!

Apprenez tous ce que je me repens de ne vous avoir pas dit plutôt : c'eſt ce Varmont qui m'a fait mettre à la Baſtille. Oui, tout me l'annonce ! Le jour de mon arrivée dans la capitale, je cours chez mon indigne beau-frère, pour m'informer, de lui-même, s'il eſt vrai qu'il répete ſix cent mille livres qu'il n'a point débourſées ? L'inſigne frippon m'oſe dire en face que je n'aurois jamais reconnu cette ſomme s'il ne me l'avoit pas comptée. Indigné, je m'éloigne ; je vais deſcendre à l'auberge, où ſans doute il m'aura fait ſuivre par un de ſes laquais. C'eſt alors ſeulement que j'apprends la fauſſeté de la nouvelle qui m'avoit mis en route. Mon ennemi ſe trouvant toujours en place, j'aurois dû repartir ſur le champ ; mais je vou-

lois écrire à ma femme, & d'ailleurs j'étois fatigué. Je m'arrête donc pour quelques heures. Perfonne au monde que ce Varmont, ne fe doutoit de mon exiftence & de mon paffage à Paris. Cependant vous favez qu'on m'a dénoncé dans la nuit même, puifque le bourreau, porteur de la lettre-de-cachet, eft venu me furprendre à quatre heures du matin.

Dorothée, Madame d'Etioles & fon frere ont eu quelque peine à fe perfuader cette horreur; & moi, ma fœur, aux premiers mots de ce récit, à coup fûr véridique, j'ai reconnu Varmont.

Cependant j'avois repris cette lecture, & bientôt je me fuis interrompue moi-même : eh! oui, me fuis-je écriée en lançant un regard à Bovile, oui, fans doute, *une efpece de*

mere m'a vendue ! Mais ce fut bien le plus généreux des hommes qui m'acheta : comme mes indignes parens l'en ont récompenſé pourtant! Ah ! du moins puiſſe-t-il rencontrer dans une autre famille le bonheur dont tous les individus de la mienne paroiſſent faits pour le priver !

Ma chere Dorothée, ceux pour qui le véritable ſens de ce diſcours étoit impénétrable, n'ont pu s'empêcher de lui donner une interprétation bien fâcheuſe ; car j'ai vu Madame d'Etioles rougir, & M. Dolerval tomber dans la conſternation.

Quelques lignes plus loin, Madame d'Etioles m'a demandé, d'une voix tremblante, s'il étoit vrai qu'on m'eût *conduite à Breſt* ? —— Hélas, oui, Madame ! —— Et ma réponſe a coûté des ſanglots à ſon frere.

Eſt-il vrai, m'a-t-il dit à ſon tour, que *vous aimiez quelqu'un ſur l'eſcadre*? — Oui, Monſieur, je.... j'aimois quelqu'un. — Il a pâli, ma ſœur, il s'eſt aſſis : j'ai cru qu'il alloit tomber dans le malheureux état dont je ſortois à peine.

Un moment après : mais, a dit Bovile avec véhémence, c'eſt un abyme d'iniquités, d'obſcurités, d'infamies dans la profondeur duquel je m'égare! — Oui! comme vous dites! s'eſt écrié le jeune homme en ſe levant impétueuſement : un abyme d'iniquités, d'obſcurités, d'infamies! Une foule de noirceurs! Un tas de calomnies que, malgré ſes aveux, je ne puis croire encore!

Enfin, je n'avois plus rien à lire. Madame d'Etioles a gardé quelque temps le ſilence ; puis en me regardant d'un air, d'un air dont mon

cœur s'est ému : Eh bien, m'a-t-elle dit, j'attends. — Quoi, mon amie ? — Votre nom, s'est-elle écriée, vos secrets, vos malheurs ; des malheurs qui vous justifient ! — Pour me justifier, mon amie, il faudroit sacrifier la femme la plus digne... — Juliette ! ma chere Juliette ! les apparences & vos propres aveux semblent vous accuser : cependant, parlez ; je suis prête à croire... — Et moi, femme trop intéressante, je suis prête à m'immoler. — Mademoiselle, a-t-elle dit en s'éloignant un peu, veuillez y réfléchir : cet aveu que je sollicite, est indispensable. — Vous insistez, Madame ? Eh bien je.... Je vous demande trois jours. — Encore trois jours ! s'est écrié le jeune homme qui nous écoutoit dans un horrible transe, — encore trois jours ! a dit aussi Madame d'Etioles. — Oui, trois jours ;

& si je ne vous avoue point alors qui je suis, je vous promets du moins de sortir, quoique avec un regret bien vif, de cette maison, où ma présence ne cause plus que du trouble. — Quelle alternative vous m'annoncez, Juliette! croyez-vous donc qu'elle puisse m'être indifférente? Et voyez ce jeune homme!.. — Prenez pitié de mon désespoir! a-t-il interrompu. — Votre désespoir.... augmente le mien; Dolerval, je dois être inflexible. Mais vous, ne me refusez pas une grace. — Parlez : ma vie est encore à Juliette. — Plus ces lettres sont horribles, plus il convient qu'elles me restent. Veuillez me les laisser, permettez que j'en dispose. — Hélas! a-t-il répondu, quel présent!... Juliette, vous vous éloignez? Cruelle, voulez-vous que d'affreux soupçons?... — Monsieur,

je ne puis empêcher qu'il ne vous en reste; mais un jour, Dolerval, un jour *l'innocence calomniée n'en paroîtra que plus intéressante.*

A ces mots, je me suis retirée, ma sœur : j'ai déposé mes chagrins dans ton sein. Maintenant je livre aux flammes ces horribles lettres, monumens nouveaux des iniquités de Varmont : & puissent ainsi périr toutes les traces de ses crimes !

J'ai d'abord été surpris d'apprendre qu'elle existoit, écrit-il. Malheureux! je te crois. Tu n'avois rien épargné pour que cette surprise ne te fût jamais donnée! Et les derniers mots qu'a tracés ta main sanguinaire, m'annoncent assez que ton infortuné complice sera puni de n'avoir pas été barbare, inhumain, farouche autant que toi.

Et ce Murville, déja si coupable en-

vers moi, que me veut-il encore? Quel projet d'oppreſſion forme-t-il contre ſon eſclave? Mais je ne le ſuis plus, je ne peux plus l'être : Bovile eſt ici! Ce jeune homme, d'ailleurs, ce jeune homme, j'en ſuis bien ſûre, ne ſouffriroit pas que ſon frere oſât m'inſulter! & puis n'ai-je pas contre ſes attentats une reſſource infaillible? que puis-je redouter du plus audacieux ſuborneur, quand je me vois réduite à ce malheur extrême de regarder la mort comme un bien!

DE LA MÊME A' LA MÊME.

Toujours du 11 Décembre, minuit.

ENFIN toutes les horreurs de ma deſtinée ſe ſont accomplies. Apprends des événemens déſaſtreux.

Il

Il étoit près de six heures, on commençoit à ne plus distinguer les objets : je me tenois encore renfermée dans ma chambre, où du moins je pouvois gémir. Bovile survient, qui me prie d'ouvrir ma porte ; puis il me conjure de lui donner un moment d'entretien. Moi, qui tremble qu'on ne le voie dans ma chambre, & qu'une aussi fâcheuse circonstance n'ajoute plus de force aux soupçons jaloux de sa femme, je lui représente qu'il est plus convenable d'aller au jardin. Nous y descendons. Aussi-tôt Bovile s'écrie : votre frere est le plus grand des scélérats. Ce fut lui, je n'en doute plus, qui mit ou qui fit mettre le feu sur le vaisseau qui vous portoit. — Je veux essayer de défendre l'accusé ; non, non dit Bovile, votre générosité ne m'abusera plus. La vérité luit à mes regards, & tout

m'annonce qu'elle a frappé les vôtres. Ma chere Emilie, je crains bien qu'elle n'éclaire encore d'autres yeux. Ce matin, dans votre douleur, vous en avez trop dit. Ma femme maintenant réfléchit, conjecture, rassemble une foule de circonstances éparses, leur compare votre conduite irréprochable & vos réponses équivoques. Elle tire de vos aveux, quoique très-obscurs, des inductions qui l'aident à rétablir, dans leur cruelle simplicité, les faits dénaturés par l'écrit de Varmont. Tout-à-l'heure en se promenant à grands pas, elle disoit: *sa mere la vendit. Un homme généreux l'acheta. Ce fut à Brest qu'on la conduisit. Elle aima quelqu'un sur l'escadre. Il paroît qu'elle tomba dans la mer.* Et tout d'un coup mon infortunée femme m'a fait, avec véhémence, cette question terrible : *quel âge avoit Mademoi-*

fille de Varmont, quand vous l'épousâtes? Emilie, belle & généreuse Emilie, je crains bien que le rédoutable dénouement ne s'approche. Cependant redoublons de précautions pour l'éloigner. — Paix ! lui dis-je. — Pourquoi ? répondit-il. — Ne voyez-vous pas derriere nous.... ce jeune homme.... Dolerval qui nous suit.... nous observe.... nous écoute ? — Un mot seulement, reprit-il à voix basse : promenons-nous quelques minutes encore, pour qu'il n'y ait point d'affectation. Ensuite rentrez dans votre chambre ; enfermez-vous. Si Madame d'Etioles frappe, n'ouvrez pas. Je viendrai vous prendre au milieu de la nuit. Trop malheureuse Emilie, je vous reconduirai dans cette solitude du cloître, d'où je ne vous ai tirée que pour votre tourment. — Paix donc ! il approche ! — Eh bien

changeons de converſation. — Oui, parlons des craintes que me donne Murville; je puis maintenant, devant Dolerval, cauſer de ſon frere ſans inconvénient.

Dorothée, ce jeune homme alors nous aborde, mais, ſelon ſa coutume, ſans proférer une parole. Seulement, comme je te l'ai dit, il marche à mes côtés, en réglant ſes pas ſur les nôtres. Moi, ſans lui parler non plus, ſans même le regarder, je continue, je continue de ce ton naturel que l'on conſerve quand on ne craint pas de mettre au courant de la converſation le tiers qui ſurvient; je m'adreſſe toujours à Bovile : j'avoue que je redoute fort ce Murville; quel méchant projet peut-il donc méditer contre moi? — Tranquilliſez-vous, répond l'ami de Dolerval: ces petits ſéducteurs ſi dangereux, n'ont de l'audace qu'avec les femmes; ce n'eſt pas

contre des guerriers qu'ils se piquent d'être courageux & forts ! Tant qu'une goutte de sang coulera dans mes veines, ne craignez rien de vos méprisables ennemis : le seul aspect d'un brave homme les feroit pâlir.

Comme il achevoit de parler, nous nous trouvions à l'extrémité de l'allée couverte, près d'une petite porte qui ferme le jardin, du côté du fauxbourg. A l'instant où Bovile se retourne, croyant paisiblement regagner la maison, ce jeune homme entraîné par je ne sais quel mouvement de folie, ce jeune homme me saisit dans ses bras, & m'emporte, plus prompt que l'éclair. En même-temps la porte s'ouvre d'elle-même, & soudain se referme. Ainsi je me trouve séparée de mon défenseur, en moins de temps qu'il ne m'en faut pour te l'écrire : & tandis que Bovile, sans doute stupé-

fait de ma prompte difparition, refte renfermé dans le jardin, on me dépofe dans la chaife de pofte qui m'attendoit, on s'y jette à mes côtés; le poftillon pouffe les chevaux : nous volons.

Je t'avoue qu'en ce moment encore j'éprouvois plus d'étonnement que de crainte : malheureux Dolerval! y fongez-vous? difois-je. A quel point votre paffion vous égare! c'eft une amie que vous offenfez!, c'eft de la maifon de votre Eléonore, que vous enlevez celle à qui votre amour toujours refpectueux avoit infpiré de.... de l'eftime! Quoi! vous Dolerval, vous auffi, vous opprimez les femmes!

Cependant on ne me répond que par un ricannement fourd. Je fens alors une véritable crainte : j'accable ce jeune homme de mes reproches & de mes queftions. Il s'obftine à garder

le silence. Enfin, d'affreux soupçons commencent à troubler mes esprits : des cris d'effroi m'échappent. Aussitôt, d'une main il couvre ma bouche, & de l'autre il se permet d'insolentes caresses. Furieuse, je lui fais avec les dents & les ongles plusieurs blessures ; mais le cruel combat est interrompu par un combat plus cruel encore. Nous entendons un coup de feu, le postillon tombe en criant : au secours ! il est déjà trop tard ; quelqu'un paroît à la portiere : un second coup part. A la lumiere que produit l'explosion, je vois que l'assassin est masqué ; je vois que celui qui m'outrageoit tout-à-l'heure, & maintenant me protege, c'est Murville. Murville vient de me couvrir de son corps, il a reçu le coup qui m'alloit frapper. Qui que tu sois, dit-il, prends ma bourse & ma vie ; mais

respeçte tant de beauté. Cependant il cherche ses armes qu'il ne trouve point ; & tandis qu'on lui tire un troisieme coup dont apparemment il n'est pas atteint, il se précipite hors de la voiture, saisit à la gorge son ennemi, le pousse, le presse, le renverse, tombe & roule dans la poussiere avec lui. Mes pistolets ! crie-t-il sans cesse ! mes pistolets ! on les aura mis sous le siege du fonds.

En ce moment terrible, Dorothée, je me sentois une force extraordinaire : bientôt je descends armée des pistolets de Murville, & peut-être que la main d'une femme va délivrer la terre d'un brigand. Juge pourtant quelle est mon épouvante : à l'instant même je puis distinguer, non loin des combattans, un homme qui, dans l'attitude de la douleur & de l'étonnement, demeuroit encore

paisible spectateur de cette lutte affreuse. Il approche, il me regarde : quoi ! c'est vous, Madame ! souffrez, dit-il en m'arrachant mes armes, souffrez que celui qui vous sauva la vie dans ce bois même, vous épargne maintenant un crime. C'est à moi de me venger des forfaits auxquels il a toujours voulu me forcer. C'est à moi de le punir.

A ce discours, Dorothée, tu reconnois déjà Lafleur, comme je le reconnus à sa voix ; & dès-lors je n'ai plus besoin de te dire quel est le tigre contre qui Murville soutient un combat trop inégal.

Cependant, le domestique furieux ajuste son maître, mais d'une main déjà foible, mal assurée, tremblante ; & tout-à-coup il chancelle, il tombe, en faisant d'horribles contorsions. Toutefois le coup doit avoir atteint son forcené complice, qui vient de pousser

un cri douloureux. Mais il n'eſt point abattu ; mais il ſemble que ſa bleſſure double ſes forces en doublant ſa rage : car c'eſt alors qu'il parvient à ſe dégager des bras de Murville, & court ſur moi le glaive à la main. Viens, cruel ! je n'eſſayerai point de ramaſſer les armes dont ton complice n'a pu ſe ſervir pour t'immoler : j'aime mieux cent fois recevoir la mort de toi que de te la donner.

Mais mon heure n'eſt pas tout-à-fait venue. Murville, que ranime la vue de mon preſſant danger, ſe précipite entre nous. Pauvre enfant ! qu'ai-je fait ! s'écrie-t-il : c'eſt à vous ſurtout qu'on en veut. L'infortuné, ſans doute aſſez puni, me plaint & me protege en même-temps. Il pare du bras pluſieurs coups de poignard. Mais il ne peut tarder à ſuccomber ; & rien n'empêchera plus ſon aſſaſſin de ſe

baigner à loisir dans le sang d'une sœur. Au moins le ciel permet que la victime ne sente pas les dernieres horreurs du sacrifice : mes genoux tremblent, mes yeux se ferment, je tombe sans connoissance sous les roues de la voiture.

En revenant à moi, je vois .... des objets de terreur ! Hélas ! pourquoi me rappeller à la vie ? Mais, Dorothée, souffre que je te quitte ; souffre que je retourne au chevet d'un agonisant !

BOVILE A DOROTHÉE.

Tours, le 12 décembre 1782, 6 heures du soir.

DIGNE sœur d'une femme dont les rares attraits n'égalent pas la bonté, sœur infortunée du scélérat le plus exécrable que la terre ait jamais porté ; c'est cette Emilie, dont vous êtes la

plus tendre amie, & dont je ferai toujours le plus ardent défenfeur; c'eft elle, qui, trop accablée de fes peines, mais non moins tourmentée de vos inquiétudes, me charge de vous apprendre fon fort. Raffurez-vous: nul danger ne menace plus votre fœur, elle eft fans bleffure; mais que ne pouvons nous la préferver des atteintes de la douleur, comme nous l'avons arrachée aux attentats d'un monftre!

Dolerval venoit de me ravir Emilie; du moins je le croyois. Je cours, je le trouve auprès de fa fœur: quel prodige! vous enlevez Juliette là-bas, & vous êtes ici! —— Dieux! ce ne peut-être que mon frere, s'écrie-t-il: vite! courons!

Nous fellons à-peu-près nos chevaux; à tout hafard je prends mes armes, les domeftiques reçoivent l'ordre de

de ſuivre ; mais Dolerval & moi nous volons d'abord ſur le chemin que j'ai vu prendre au raviſſeur.

A moins d'une demi-lieue de Tours, dans un bois, ſur le milieu de la route, une voiture étoit arrêtée. Deux hommes ſe battoient auprès d'une femme évanouie. L'un des deux avoit un poignard, l'autre étoit ſans armes : à moi ! dit le vaillant jeune homme que ſon ennemi frappoit ſans le faire reculer. C'eſt Murville qu'on aſſaſſine ! s'écrie Dolerval. Et dans l'inſtant celui que nous croyons un voleur, tombe ſous mes coups.

Murville, quand le danger n'exiſte plus, Murville, qui perdoit beaucoup de ſang, tombe en foibleſſe. Nous bandons ſes plaies, auſſi bien que la profonde obſcurité peut nous le permettre. Enſuite nous replaçons dans la voiture Juliette toujours évanouie. Alors de

fourds gémiſſemens ſe font entendre auprès de nous ; une voix bientôt nous crie : *je ſens dans les entrailles un feu dévorant, qu'on me ſecoure ; je dirai tout.* Nous cherchons ; je donne du pied contre un homme qui ſe rouloit dans la pouſſiere, & paroiſſoit tourmenté d'horribles convulſions. Il veut parler ; mais un accès plus fort le ſaiſit, il ne pouſſe que des cris confus. Un peu plus loin, Dolerval trouvoit un mourant, c'étoit le poſtillon de Murville ; & de l'autre côté j'entendois encore des plaintes, des juremens, des blaſphêmes, qui me prouvoient que le brigand que je venois d'abattre n'étoit pas prêt à rendre le dernier ſoupir. Notre ſituation au milieu de tant de gens en péril, devenoit embarraſſante. Heureuſement j'appercevois la lueur des flambeaux que ſans doute on nous apportoit. En effet, ce

sont nos gens qui viennent, mais ils ne viennent pas seuls. Ils escortent une voiture qui nous amene... Hélas! ma femme elle-même! ma femme, craignant qu'après avoir joint le ravisseur, nous ne pussions pas le déterminer à nous rendre sa proie, & qu'il ne s'en-suivit une rixe funeste entre ses freres & son époux, accouroit dans l'intention d'essayer sur l'esprit de Murville ses sollicitations apparemment plus puissantes. L'infortunée! de quelle scene horrible son mauvais sort va la rendre le témoin & l'acteur! Quels éclaircissemens plus horribles elle va recevoir!

Murville, le premier, reprend l'usage de ses sens : avant tout, dit-il d'une voix foible, délivrez-moi de mes doutes : arrachez à ce brigand son masque. On obéit trop tôt; il reconnoît celui que moi-même je frémis de

reconnoître. Cruel Varmont, il eſt donc vrai que tu m'immolois pour une femme? Que dis-je! Tu voulois immoler auſſi ta maîtreſſe? Sa maîtreſſe! s'écrie l'homme qui m'avoit déjà parlé. Non, non : ſa ſœur! —— Sa ſœur! répete pluſieurs fois Murville épouvanté: ſa ſœur! .... Ah! ſcélérat... tout s'explique... ce n'eſt pas pour la premiere fois que tu l'aſſaſſines! Et j'étois l'ami de ce monſtre! Grand Dieu! Dieu juſte, tu ne m'as pas aſſez puni!

Sa ſœur! répete auſſi mon Eléonore en verſant des torrens de larmes : ah! s'il eſt le frere de Juliette, de qui ſuis-je donc la femme!

Sa ſœur! répete encore Dolerval au déſeſpoir : elle m'eſt à jamais ravie! Elle n'eſt pas libre! Sa ſœur! Bovile, malheureux Bovile, vous avez donc perdu la mienne?

Vous êtes Bovile, me dit auſſi-tôt le

frere aîné de Madame d'Etioles. Eh bien! cette femme si généreuse, si belle, si respectable, que j'ai tant offensée, dont j'ai cruellement aggravé l'infortune & méconnu les vertus, elle est donc à vous? Voilà donc votre épouse? —— Non, répond Emilie, qui dans ce moment revenoit à la vie, non, répond-elle en montrant Madame d'Etioles: la voilà, son épouse. —— Comment! reprend Murville..... Eh oui! ma sœur.... Libre, enfin!.... Bovile.... vivant! qui se croit veuf!... Oui, je me rappelle ce que Derval...... Je comprends; Monsieur se trouve le mari de deux femmes. A ces mots, il tend la main à Madame d'Etioles, la regarde d'un air de compassion, & mêle ses larmes aux siennes.

Nous ne saurions cependant quitter trop tôt ce lieu d'horreur. Murville propose qu'on le reporte dans sa chaise

de poste; que Lafleur y soit mis à ses côtés, & que quelqu'un garde Varmont, jusqu'à ce que l'on puisse le revenir chercher. Mais la trop bonne Emilie ne veut pas que son exécrable frere reste dans cette espece de délaissement. Elle demande, ou plutôt elle ordonne, car maintenant plus que jamais ses desirs sont des ordres; elle ordonne que Murville & Lafleur soient mis dans le fond de la berline, dont elle-même occupe avec Madame d'Etioles le siege de devant. Ainsi ses deux persécuteurs lui doivent encore le plaisir douloureux & consolant de pouvoir lui renouveller les assurances de leur repentir. Ainsi mes deux malheureuses épouses, assises l'une auprès de l'autre, se serrent, s'embrassent, & peut-être adoucissent leurs douleurs en les confondant. Ainsi l'exécrable assassin de celle que nous chérissons

tous, est seul jetté dans la chaise de poste, ensanglantée de ses mains cruelles, mais où sa rage désormais impuissante ne s'exhale plus qu'en imprécations.

Quant au malheureux postillon de Murville, je fais charger son corps sur un cheval. Dolerval & moi désolés, nous nous tenons aux portieres de cette berline, où gémissent les plus chers objets de notre tendresse. On part : tout le triste cortege regagne la ville, au plus petit pas des chevaux.

Un homme s'étoit détaché pour aller avertir les gens de l'art ; en arrivant au logis, nous les y trouvons. On examine d'abord les plaies de Murville. Rassurez-vous : ce vaillant jeune homme, si généreux, si noble au sein même de ses égaremens, ce jeune homme, corrigé par une leçon terri-

ble, nous fera conſervé pour offrir à ſes pareils l'exemple d'un amendement que je crois entier. La balle ayant gliſſé ſur ſa poitrine, n'y a laiſſé qu'une légere meurtriſſure. Il a d'ailleurs, dans cette lutte inégale, déployé tant d'adreſſe, que ſon bras droit fut ſeulement frappé : encore il ſe trouve fort heureuſement que les deux bleſſures ne ſont pas profondes.

Mais, comment l'injuſte fortune a-t-elle également favoriſé ce ſcélérat de Varmont! Le coup de piſtolet que ſon propre valet lui a tiré, n'a fait, pour ainſi dire, qu'effleurer l'épaule ; & des trois coups d'épée dont j'ai terraſſé l'infâme, pas un n'eſt mortel. Les douleurs que Murville commence à reſſentir, l'empêchent de fermer les yeux : & déjà ce Varmont peut dormir ! Je tremble que, pour le malheur & l'opprobre du genre humain, nous ne lui

rendions ce monſtre. J'aurois donc bien à me repentir de n'avoir pas doublé mes coups !

Tout au contraire, l'infortuné Lafleur, trop éclairé par les queſtions que nous étions obligés de lui faire, & par les douleurs plus atroces qu'il reſſentoit, a bientôt deviné ce que le médecin nous avoit dit tout bas : *je ſuis ſans doute empoiſonné*, crioit-il ſans ceſſe. Enfin, comme les remedes ne lui donnoient aucun ſoulagement, & que les convulſions devenoient plus fréquentes & plus fortes, il a demandé qu'Emilie, Dolerval & moi, nous vinſſions recevoir ſes derniers aveux ; & voici, Dorothée, à-peu-près tout ce que vous pouvez ignorer de ce qu'il nous a dit, mais dans des termes dont je n'eſſaie pas de vous rendre exactement la naïve groſſiéreté.

„ Lorſqu'à Breſt j'amenai cette bar-

„ que à mon maître, j'ignorois ce qu'il „ exécutoit à bord du *Centaure*. Le „ crime une fois commis, Varmont „ me déclara que si je le trahissois, il „ avoueroit tout; mais qu'en même-„ temps il soutiendroit que j'étois son „ complice, & qu'il le soutiendroit „ jusqu'au dernier moment : bientôt „ il sut que sa victime respiroit; alors „ il me chargea d'aller achever ce „ qu'il appelloit *notre opération*. La „ crainte que le premier crime ne se „ découvrît, & que Varmont ne me „ conduisît après lui *sur la roue*, me „ détermina. Mais *je n'étois pas assez* „ *brave pour une action pareille; cepen-* „ *dant je fis accroire à mon maître que je* „ *m'étois bien acquitté de sa commission.* „ Varmont, qui sans doute méditoit „ déjà ma perte, me retint à son ser-„ vice; & moi, malheureux, j'y res-„ tai, parce que les menaces de ses

„ poursuites m'effrayoient, & sur-„ tout, je le confesse, parce que j'es-„ pérois obtenir enfin tout l'or qu'il „ m'avoit promis pour ma récom-„ pense; il continuoit *de m'amuser* „ *par de belles paroles*, jusqu'à ce qu'il „ trouvât l'occasion favorable *de me* „ *mettre à l'ombre*. Enfin, dans les „ premiers jours de ce mois, il me dit „ qu'il vouloit forcer à se battre avec „ lui M. Murville, qui, l'ayant in-„ sulté, refusoit de lui faire raison. Je „ ne puis l'obliger à cela dans Brest, „ où il a beaucoup d'amis, pour-„ suivit-il, & je me garderai bien d'y „ paroître; *mais cours-y, toi, mon* „ *cher Lafleur*, & dès qu'il *aura le* „ *malheur* de sortir de cette ville, „ suis-le par-tout, & ne manque pas „ de m'écrire. *Pauvre diable, j'ai* „ *donné dans ce piege*. Mon maître est „ accouru, sur ma premiere lettre, dans

„ les environs de Tours, où depuis „ quatre jours M. Murville se tenoit „ caché. Je ne savois encore pour- „ quoi; *mais c'étoit hier mon mauvais* „ *jour.* Dès le matin, je rendis „ compte à Varmont de ce que m'a- „ voit dit le postillon de M. de Mur- „ ville, *avec qui je venois de boire :* „ que son maître espéroit retourner „ le soir même à sa terre, *avec* „ *un petit camarade. Il faut l'atten-* „ *dre à son passage, s'écria-t-il avec* „ *beaucoup de satisfaction. En effet,* „ *nous allâmes, dès avant midi, faire* „ *sentinelle où vous savez; & comme il* „ *faisoit nuit noire, j'entendis le bruit* „ *d'une chaise de poste, & je crus dis-* „ *tinguer la voix de* Jams *qui excitoit* „ *ses chevaux. Bon! me dit mon coquin* „ *de maître; mais toi, mon cher Lafleur,* „ *ajouta-t-il en tirant de sa poche une fiole* „ *d'eau-de-vie, qu'il sait que j'aime à la*

„ *rage,*

» rage, commence par boire un coup, » prends des forces, car j'aurai peut-être » besoin que tu m'aides. Moi, je me suis » dépêché d'avaler, & je n'ai dit qu'a- » près : mais, Monsieur, je n'ai pas » d'armes. C'est ce qu'il faut, poltron ! » m'a-t-il répondu avec brutalité : vous » m'aviez trompé, gredin ? Eh bien ! » regarde-moi faire à présent, & ne » bronche pas, car je te brûle la cer- » velle. Aussi-tôt il s'est élancé sur la » route ; & dès qu'il a pu reconnoître la » livrée de M. Murville, il a tiré pres- » qu'à bout-portant sur le pauvre Jams, » qu'il a tué. Vous savez tout le reste. »

Dorothée, il ne nous a pas fallu moins d'une heure pour recueillir cette déchirante confession, à chaque instant interrompue par les souffrances de l'infortuné qui la faisoit. Enfin, il a demandé mille fois pardon à sa maîtresse, émue de terreur & de pitié.

Puis il a voulu qu'elle lui donnât sa bénédiction ; & bientôt après, trop heureux de voir arriver le terme de ses douleurs, il a rendu le dernier soupir.

Cependant, comment vous peindre l'admirable conduite de votre sœur dans tout le cours de cette nuit funeste ? Voyez notre Emilie s'inquiéter du long assoupissement de son assassin, ne nous quitter que pour aller vous apprendre une partie de ses nouveaux malheurs ; revoler au chevet de Varmont, qu'elle appelle son frere, mais qui ne l'entend pas ; courir à celui de Murville, que ses tendres soins étonnent & consolent ; tâcher de rendre quelque courage à Dolerval au désespoir ; me fortifier moi-même contre la fortune si cruelle ; mêler ses pleurs aux pleurs de Madame d'Etioles ; hélas ! & gémir sur le lit de mort de l'infortuné complice de Varmont.

Mais, d'un autre côté, pénétrez-vous du triomphe dont jouissent, au sein même de l'infortune, ses vertus si long-temps persécutées, son innocence si tard reconnue. Représentez-vous ma chere Eléonore peut-être moins accablée de ses peines que des peines de son amie; & Dolerval se reprochant avec amertume l'injuste jalousie qu'il a pu nourrir, les soupçons outrageans qu'il fut tenté de concevoir; & Murville toujours plus convaincu de ses torts, plus repentant de sa conduite passée, plus désolé de n'avoir pas mérité l'estime de cette femme adorable! Oui, comme tu le disois bien, Dolerval, s'écrie-t-il, adorable!

Tâchez sur-tout de vous imaginer à quel point m'enchante & me désespere la vue de ces deux femmes, sinon également idolâtrées, du moins également accomplies. Tâchez de

vous peindre tout ce que les différens tableaux qui frappent mes yeux, ont pour moi d'horreurs & de charmes !

Du même a la même.

Toujours du 12 décembre, 5 heures du soir.

Pleurez : vous n'avez plus de frere. Félicitez-vous : la terre est délivrée d'un monstre.

Midi venoit de sonner ; elle ne quittoit plus, le chevet de son lit ; elle attendoit impatiemment la fin du pénible sommeil dont il paroissoit accablé. Le voilà qui, se réveillant, porte sur sa sœur un farouche regard ; il la reconnoît, &, furieux, s'élance vers elle. La chere enfant jette un cri de terreur, & fuit. Soudain je me précipite, & j'arrête le barbare :

il étoit temps! encore une ſeconde, il alloit la ſaiſir : c'en étoit fait d'Emilie! Cependant l'ardente fievre commence auſſi-tôt, & lui donne des forces prodigieuſes : j'allois ſuccomber, s'ils n'étoient accourus tous enſemble à mon ſecours. Ce tigre, altéré de ſang, tourne alors ſa fureur contre lui-même. Il ſe roule par terre, il ſe déchire, il met en pieces les appareils qui couvrent ſes plaies. On veut d'abord l'en empêcher. Je m'écrie : non ; laiſſez ſes deſtins s'accomplir ; ne vaut-il pas mieux qu'il meure ici que ſur la place publique ? ſes forfaits n'ont-ils pas aſſez déſolé ſa famille ? voulez-vous que, par un effet de nos affreux préjugés (1), il aille

(1) *Le crime fait la honte & non pas l'échafaud.* Cette belle maxime eſt déſormais conſacrée par un bon décret & par un grand exemple.

encore la déshonorer ſur un échafaud? & d'ailleurs quel bourreau porteroit ſur ce ſcélérat une main aſſez dégoûtante! Laiſſez, laiſſez l'infâme exécuter l'arrêt du ſort vengeur. Il n'y a que Varmont lui-même qui puiſſe dignement ſe charger du ſupplice de Varmont.

Dorothée, je vous reſpecte trop pour vous rapporter les horreurs que ſa bouche impure a vômies. Je ne vous affligerai point du récit de ces rêves continuels qui l'environnoient des ſpectres les plus épouvantables. Je ne vous dirai point dans quel affreux délire il a paſſé les cinq dernieres heures de ſon effrayante agonie. Mais ſoyez ſûre que cet enfer, auquel vous croyez, n'a pas de tourmens comparables.

Enfin, il vient de mourir. Il vient

de mourir en reniant ſa famille, ſa patrie & ſon Dieu.

Du moins ſa ſœur n'étoit pas là pour lui fermer les yeux. Tendre & crédule Emilie, elle eſpéroit encore dans les bontés du ciel. Elle demandoit à tout le monde un confeſſeur pour ſon frere; & comme perſonne ne couroit aſſez vîte au gré de ſes deſirs, elle-même, en ces momens de trouble, s'eſt échappée, dans l'intention de ramener un conſolateur à Varmont. Miſérable enfant, elle a couru chercher au dehors un nouveau ſujet d'affliction!

ÉMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Tours, 16 décembre 1782.

APRÈS tant d'éclairciffemens funeftes, après un fi terrible éclat, ma fœur, il ne convenoit pas que Dolerval & Bovile reftaffent plus de vingt-quatre heures dans les lieux où gémiffent la malheureufe Eléonore & la trifte Emilie. Depuis trois jours ils font partis enfemble; ils font allés porter fur les mers leurs chagrins & leurs efpérances. Oui, leurs efpérances. Oui, Dorothée; les adieux que nous a laiffés Bovile, ont relevé mon courage prefqu'abattu.

Le gouvernement qui pefe fur mon pays, ne peut long-temps fe foutenir encore, a-t-il dit; un régime de fer

& de boue, déshonore le peuple qu'il opprime, & commence à lasser son étonnante patience. Cependant ses ennemis, frappés d'un esprit de vertige non moins inconcevable, au-lieu d'alléger le joug, l'appesantissent chaque jour. Bientôt la mesure est comblée : bientôt il faut que ma patrie périsse, ou se régénere. Ah! je veux espérer que le Dieu protecteur de la France, veillant toujours sur elle, la soutiendra dans les convulsions de cette crise, redoutable sans doute, mais qui seule, après quelques momens d'angoisse, peut lui rendre tout l'éclat de sa premiere jeunesse, avec une vigueur désormais inaltérable, & la replacer au premier rang entre les nations. Alors on verra subitement tomber une foule de préjugés, anciens & petits, comme l'ignorance

& la superstition qui les firent naître. Alors, s'écria-t-il en me serrant la main, votre chere Dorothée ne gémira plus; car les cloîtres ouverts seront forcés de laisser échapper leurs victimes; alors, ce pauvre M. Sévin, maintenant si malheureux, pourra trouver quelque consolation sur la terre; car le célibat, poursuivi jusqu'au sein de l'église, ne dévorera plus des générations entieres. Alors sur-tout, continua-t-il en se jettant aux genoux de Madame d'Etioles, on n'entendra plus nos tribunaux retentir de ces demandes en séparation, poursuivies avec un si grand scandale, obtenues au prix de tant de honte, & dont l'effet unique est de condamner des jeunes gens séparés, mais non désunis, à se traîner, jusques dans leur tombe, entre les maux du célibat ou

les crimes de l'adultere. Alors ſe trouveront véritablement détruites ces unions ſi mal nommées de *convenance*, ces mariages que contractoient ſi ſubitement des jeunes gens trompés, qui, ne s'étant mutuellement informés que de ce qu'ils poſſédoient de richeſſes, croyoient aſſez ſe connoître, & ſouvent ne pouvoient plus que ſe déteſter, lorſqu'en effet ils ſe connoiſſoient bien. Alors on verra s'empreſſer à devenir époux & peres de famille, d'autres hommes non moins malheureux, qui, ſans ceſſe effrayés de l'exemple des mariages préſens, n'oſant riſquer de prendre une femme qui dût être éternellement la leur, faiſoient tôt ou tard métier de ſéduire la femme d'autrui. Combien de loix cependant pourront valoir à ce grand empire la prompte régénération de ſes mœurs; à des millions d'indivi-

dus, la fin de leur infortune ou le commencement de leur bonheur? une seule : la loi qui leur rendra le divorce, le divorce dont l'effet certain est d'empêcher qu'il devienne jamais nécessaire d'y recourir, le divorce qui, présentant sans cesse à chacun des époux un frein salutaire, leur impose l'étroite obligation de continuer dans le mariage ces mutuels égards, ces attentions délicates, ces tendres soins, ces empressemens flatteurs, dont leur amour naquit & pourra chaque jour s'accroître. Aussitôt qu'elle sera proclamée, cette loi bienfaisante, mille époux briseront leurs chaînes journellement arrosées de larmes, leurs chaînes forgées sous le joug de l'indissolubilité; mille amans formeront, sous de plus favorables auspices, l'union désirée;

firée ; Dolerval obtiendra celle qu'il aime ; & Boville, l'heureux Boville, retrouvera son Eléonore.

Telles ont été ses dernieres paroles, que notre crédule tendresse a recueillies sans effort, & qu'elle aime à se rappeller.

Cependant cet espoir trop éloigné ne soutient pas assez mon amie contre ses regrets ; hélas ! & le dirois-je si l'infortunée ne le disoit sans cesse ; contre ses remords. Je la vois, quoi que je puisse faire, tomber dans une profonde tristesse dont je redoute les suites pour elle autant que pour l'innocente créature qu'elle est désespérée de porter dans son sein.

Encore si le spectacle de son affliction me poursuivoit seule ! mais un autre spectacle, non moins pénible, quoiqu'il n'ait qu'une fois affligé mes regards, me tourmente sans

relâche de son déchirant souvenir. Ah plains moi. Plains moi.

DE LA MÊME A LA MÊME.

Tours, le 4 Janvier 1782.

IL y a six jours que j'ai reçu ta lettre, ma chere Dorothée : c'est le vif chagrin qu'elle m'a causée, qui m'a jusqu'aujourd'hui privée de la consolation d'y répondre. Malgré les torts de Madame de Varmont, j'ai dû pleurer sa mort prématurée : j'ai dû pleurer ma mere. Comme toi, je ne doute pas que ce ne soit la nouvelle des forfaits de son fils, trop tôt répandue par la voix publique, qui l'ait avant le temps précipitée dans son tombeau. Combien elle aura souffert dans ses derniers momens! O! mon Dieu, Dieu de justice & de bonté,

ses douleurs ont trop expié ses fautes; & pardonnez-lui comme je lui pardonne.

Tu me dis, ma sœur, que rien ne m'empêche plus de venir dans ta solitude recevoir & prodiguer les consolations qui nous sont mutuellement nécessaires. Permets pourtant que je differe : l'infortunée d'Etioles a besoin de moi. Je dois la suivre dans le village où bientôt elle va cacher la fin de sa grossesse & ses couches; ensuite, & c'est en son nom que je te le promets, nous irons nous réfugier dans ton couvent. M. Murville, déjà remis de ses blessures, est maintenant à Brest : cependant il a fait espérer à sa sœur qu'il l'accompagneroit jusqu'à Paris, lorsqu'elle iroit s'y établir avec moi près de ma chere Dorothée. J'ai déjà pris tous mes arrangemens en consé-

quence, ma fœur; car je te connois: tu n'exigeras point qu'au moment de fa plus grande détreffe j'abandonne mon amie.

Quant au fujet d'affliction dont tu m'accufes de vouloir te faire un fecret, Dorothée, je vais te l'apprendre. Je vais te rapporter de longs détails que, dans les premiers momens d'une agitation plus cruelle, j'avois heureufement prefque tous oubliés; mais que depuis, par l'effet de je ne fais quelle propenfion fatale qui me force à m'en occuper fans ceffe, je ne me fuis que trop bien rappellés.

Ma chere Dorothée, il avoit dans un accès de fa fievre ardente, il avoit encore effayé d'immoler fa fœur; il fe débattoit vainement dans les angoiffes d'un effrayant délire; je n'attendois plus rien pour lui que de

la miſéricorde d'un Dieu très-clément. Je croyois que les conſolations toutes puiſſantes de la religion diſſiperoient l'affreuſe aliénation de ſon eſprit. Depuis midi, je demandois un confeſſeur, qui n'arrivoit pas. Enfin, dans un de ces momens terribles où les fureurs de ces malheureux occupent tout le monde, je m'échappe. Ce n'eſt pas dans cette ville de Tours, où je ne connois perſonne, que je vais demander un prêtre. Non, je cours au village voiſin; bien perſuadée que le curé de Saint-Cyr ne me refuſera pas ſes ſecours.

En moins de rien j'arrive au preſbytere. C'eſt Rouſſel, cet ancien domeſtique de Madame d'Etioles, qui m'ouvre la porte, & me demande, d'un air étonné, ce que je veux. — Parler à M. Sévin, lui dis-je. — A M. Sévin, Mademoiſelle! — Mais

oui. — A M. Sevin ! Mademoiselle en est elle bien sûre ? — Eh, bonne question ! m'écriai-je. En même-temps je pousse un peu le domestique, & j'entre. — Allons, Mademoiselle ! je ne suis pas fait pour employer la force contre vous ! Voyez dans le jardin.

J'y cours : M. Sévin ! venez vîte ! — Bon ! s'écrie-t-il : est-ce qu'elle est là ? — De qui me parlez-vous ? — Eh ! mais, d'elle apparemment ! Eh de qui parlerois-je ? — Nous ne nous entendons pas ! C'est auprès d'un malade que je vous prie de venir, pour lui rendre les derniers devoirs. — Ah, n'est-ce que cela ? s'écrie-t-il, en retournant sur ses pas. — Mais c'est un de mes parens qui se meurt. — Eh bien donc, rien ne presse. Au reste, que venez-vous m'entretenir de mort ? ne parlons que de mariage. —

Mais mon.... — Je ne peux pas, belle dame! Elle n'a qu'à venir pendant que je ſuis dehors! jugez. — Mon oncle!

A ce mot il ſe retourne; & l'air dont il me regarde, me confirme une triſte vérité, que, dans le trouble extrême où j'étois, je ne pouvois pas plutôt appercevoir.

Oui, dit-il avec une grande douceur; c'eſt ainſi qu'elle m'appelloit! Vous la connoiſſez donc? — Mon cher oncle!

Et dans ce premier mouvement de ſurpriſe & de compaſſion, je fais un geſte pour lui prendre la main. Ne touchez pas! s'écrie-t-il en la retirant, ne touchez pas.... Elle l'a baiſée, ma main! Et tenez: voyez-vous la place?.... O! douce amie! bien-aimée! C'eſt ici qu'elle a laiſſé tomber une larme.... Mes levres auſſi-

tôt l'ont recueillie; & je l'ai sentie sur mon cœur.... Prenez-donc garde! Vous allez donner du pied contre ce chevre-feuille! J'aimerois mieux qu'on me marchât sur le corps. C'est elle qui l'a palissé! Aussi j'en ai grand soin. Les autres résistent fort bien aux hyvers; mais celui-ci doit être infiniment tendre, & pour plus de sûreté, je l'empaille.... Oui, venez par ici: ces fleurs que voilà, je les ai rentrées dans cette espece de serre, parce qu'il faut que je les conserve jusqu'à la fin de ma vie: imaginez qu'elle les a cent fois arrosées. Croyez-vous qu'elle ne sera pas, quand elle reviendra, charmée de retrouver tout cela dans le meilleur état possible?

Dorothée, tandis qu'il me parloit ainsi, je n'étois pas tranquille. Je me rapprochois peu-à-peu du presbytere.

Vous vous éloignez de ce boſquet, me dit-il, vous faites bien : l'amour n'eſt là qu'un Dieu terrible. C'eſt-là qu'une jalouſie bien injuſte a déchiré mon cœur ; c'eſt-là qu'à commencé ma maladie. Quelle maladie, mon Dieu ! J'en ai penſé mourir ! J'en ſerois mort ſans Dolerval. Je m'étois mis en tête qu'elle me le préféroit ! Je ne ſentois pas qu'elle ne pouvoit me laiſſer voir ſa tendreſſe que lorſqu'on marieroit les prêtres. C'étoit moi qu'elle aimoit, & non pas Dolerval ! Il me l'a dit lui-même, le cher ami. Comment donc ! il a mieux fait, un jour.... j'étois prêt à m'en aller dans l'autre monde, ce jour-là ; je ne pouvois ni manger, ni dormir ; méchant d'ailleurs ! grondant ſans ceſſe ! frappant à propos de rien le tiers & le quart ! Eh bien, Madame, voilà qu'il arrive, le cher

ami ! voilà qu'il m'amene de Paris un gros Monſieur de bonne mine & de bonne humeur ! brave homme encore ! qui n'avoit pas peur de moi ! & ſavant ! Il parloit latin comme moi-même ! Madame, ce galant homme, c'étoit le pere de la douce amie ! Ne vous chagrinez pas, me dit-il enfin : elle vous aime, elle revient demain ! Demain on marie les prêtres !

Je me trouvois alors dans la cour, ma ſœur, & je me hâtois de gagner la porte : un moment, dit-il, entrez dans la maiſon. Je n'en voulois rien faire, il me retient par le bras. Auſſitôt Rouſſel m'avertit tout bas de ne lui point réſiſter, & m'aſſure qu'il ne me fera pas le moindre mal. Sur le champ je cede à ſes inſtances. A peine nous mettons le pied dans la ſalle à manger, qu'une nuée d'oiſeaux s'abat ſur nous ; pluſieurs à l'envi

répetent : *Juliette*, *Juliette.* Et bientôt l'un d'entre eux prononce très-diſtinctement : *viènt demain.* Oui, dit mon malheureux oncle, en faiſant un ſaut de joie, oui ! parce que c'eſt demain qu'on marie les prêtres ! Je l'attendois aujourd'hui cependant, pourſuit-il en me montrant le couvert mis ; mais je me ſuis trompé. C'eſt demain ! c'eſt demain qu'on marie les prêtres !... En attendant qu'elle paroiſſe, venez l'entendre.

A ces mots il me mene dans la piece voiſine, s'aſſied près du piano, prend ſa baſſe, prélude, & veut me perſuader qu'une femme chante & qu'il l'accompagne. Bientôt ſon inſtrument échappe à ſa main tremblante. Il écoute dans un recueillement profond. Il écoute ! il écoute ! Enfin il tombe à genoux : douce amie ! bien-aimée ! fille enchantereſſe ! ame de

ma vie! vient donc! ne tarde plus! Viens demain ; c'eſt demain qu'on marie les prêtres.

Et moi, ma ſœur, témoin de ſes tranſports inſenſés, je ne puis retenir les pleurs qui me ſuffoquent. Je ne puis retenir cette exclamation, ſans doute indiſcrette : pauvre M. Sévin!

Ne me plaignez pas, s'écrie-t-il, je ſuis le plus heureux des hommes. Je l'ai de la ſorte entendue toute la journée! Toute la nuit, je croirai la voir! Mais c'eſt demain que réellement je la verrai! Mais c'eſt demain qu'elle arrive, parce que c'eſt demain qu'on marie les prêtres.... Allez, maintenant, allez. Vous attendriez trop long-temps : elle ne chantera pas avant deux bonnes heures. Vous entendez qu'autrement elle *s'abymeroit* la poitrine.... Et ſi tu mourois, Juliette! ſi tu mourois! le monde

monde entier, l'univers que tu charmes, auſſi-tôt s'anéantiroit.

Enfin nous étions à la porte, & vraiment j'étois preſſée de me dérober à ce ſpectacle à-la-fois trop douloureux & trop attendriſſant. Ah! puiſque vous la connoiſſez, me dit-il, tâchez de la joindre ce ſoir. Parlez-lui de celui qui l'adore : dites-lui bien que j'ai ſoigneuſement conſervé tous ſes plus doux ſouvenirs, que je brûle pour elle, que je l'attends avec l'impatience d'un amant. Ah! qu'elle vienne, la douce amie! Qu'elle vienne demain! C'eſt demain qu'on marie les prêtres!

O Dorothée! ma chere Dorothée, voilà donc ce que c'eſt que la raiſon humaine! Helas! voilà donc le fruit de mes imprudences! Inſenſée! dans quels lieux ſuis-je venue chercher un aſyle contre les paſſions!

Par-tout où je me suis montrée, j'ai porté le désordre ! De quelque côté que je tourne mes regards, je ne vois que des malheureux ! des malheureux que j'ai faits ! pauvre M. Sévin !.... Et ce jeune homme ! ce jeune homme est-il donc moins à plaindre ? M'adore-t-il moins ? Ne sommes-nous pas séparés de même ? Puis-je davantage être à lui ? .... Dolerval, ma sœur, Dolerval est-il moins à plaindre ? Oui sans doute ! car il est ai.... Dieu ! qu'allois-je écrire ? Quelles pensées me poursuivent ? Presque sous les yeux d'un époux ! presque sur le tombeau d'une mere ! Ah ! misérable Emilie.

DOROTHÉE A ÉMILIE DE VARMONT.

Paris, le 9 janvier 1783.

Oui, chere & généreuse Emilie, viens un jour consoler ta sœur ; viens, mais commence par sauver ton amie.

Dis-lui pourtant, à cette intéressante Madame d'Etioles, dis-lui d'avance qu'à la maniere dont je saurai l'accueillir, elle verra si je ne suis pas la digne sœur d'Emilie.

Tiens cependant : verse encore des larmes, des larmes ameres. Lis cette lettre écrite toute entiere de la main de Madame de Varmont; on ne l'a trouvée qu'à l'ouverture de son testament. Lis; tu vas frémir; mais du moins tu verras que notre mere, en mourant par un crime, avoit peut-être mérité que ses filles pussent venir lui fermer les yeux.

Adieu, chere Emilie, pardonne cette courte lettre au chagrin que me cause celle que je t'envoie. Adieu.

MADAME DE VARMONT
A SES FILLES.

Paris, le 23 décembre 1782.

Dans quel abyme je me trouve perdue, juste ciel! un coup de foudre y jette sa lumiere subite, affreuse, épouvantable. Je vois, presque à mes côtés, gémir, sous des habits de deuil, cette enfant que sa mere enterra vivante; & plus loin,.... seulement à quelques pas : un monstre!.... né de moi! ... Mon fils, mon digne fils! boit le sang de sa plus jeune sœur! Mes yeux ont vu.... trop tard! & vont se refermer à jamais.

Vous, cependant, que j'ai si cruel-

lement immolées, vous, mes filles, qui n'avez dû jusqu'à préſent reſpirer que pour me haïr, apprenez enfin que peut-être vous devez me plaindre.

Moi auſſi, des parens barbares m'ont ſacrifiée! & plus inhumainement peut-être, au lit de l'hymen, que vous, Dorothée, aux autels de la religion. Une paſſion, déjà brûlante en ſa naiſſance, dévoroit mon cœur. On m'amene ce M. de Varmont. Eh! qu'importent à mon adoleſceuce avide des ſeuls plaiſirs que recherche la nature en ſa ſimplicité groſſiere, qu'importent les talens, les bleſſures & les victoires d'un grand homme? Ce n'eſt ni le plus expérimenté, ni le plus brave, ni le plus fameux que je vous demande. Le plus jeune & le plus ardent, voilà pour moi le plus aimable; & déjà mon choix eſt fait: vous n'avez qu'à le confirmer. Malheureuſe! ou

ne m'écoute point : on m'arrache l'objet de mes vives tendresses ? Esclave, on me jette dans les bras de cet inconnu ! De quel effroi je suis saisie, dès que je peux connoître, dans toute leur étendue, les devoirs qu'on vient de m'imposer. Ces liens dont je suis garottée, ils sont indissolubles ! Je dois, sans ressource & sans relâche, traîner jusqu'au tombeau ma chaîne abhorrée.

Le désespoir s'empara de mon ame, de cette ame impétueuse dans sa haine comme dans son amour. Ecoutez, mes filles, & rougissez de ma honte ; & frémissez de l'excès du malheur qui m'arrache un aveu pareil : mon sexe, toujours opprimé, n'a qu'un moyen de vengeance, mais prompt, facile & sûr. Je me hâtai de l'employer. Qu'elle soit donc moins étonnée, la pauvre Emilie ! Elle &

ſon aſſaſſin n'eurent pas le même pere. Cet atroce jeune homme n'appartenoit qu'à Madame de Varmont. Il ne fut ni l'enfant de l'hymen, ni l'enfant de l'amour, mais le fruit prémédité de l'adultere &,... ma main tremble ! .. & ... je l'écrirai néanmoins ! & de la proſtitution.

Ce n'eſt pas tout, je n'avois point commis de tels excès pour les cacher à celui qui ne devoit pas s'en conſoler ; j'en attendois même quelque fruit : j'eſpérois que nos nœuds alloient être auſſi-tôt briſés. Il en arriva tout autrement. Je n'obtins de mon ſtoïque mari que les perſécutions d'une jalouſie plus tyrannique. Le prétendu héros fut aſſez lâche, pour tourmenter encore, de ſon odieux amour, une épouſe froidement infidelle, & que ſon opprobre ſembloit énorgueillir. Malgré mes larmes, il me donna, dans ſes tendres fureurs, deux en-

fans.... O vous, mes filles ! pardon, je vous déteſtai, parce qu'aſſurément vous me veniez de lui.

Cependant je réſervois à mon fils mes fatales tendreſſes. Je l'élevois dans la haine de ſes ſœurs. Je me plaiſois à ne lui montrer dans les enfans de ſon pere que les importuns cohéritiers d'un ſuperbe héritage, que des intrus faits pour lui ravir un jour la plus grande partie de ces immenſes richeſſes, unique & foible dédommagement des tourmens que ſa mere enduroit à cauſe de lui. Le farouche jeune homme ! comme il a profité de ſon éducation coupable ! Qu'il a payé d'un digne prix mes leçons dénaturées !

Eh bien ! quoique ſes crimes, dont un récit peu fidele m'aura ſans doute atténué les horreurs, m'aient glacée d'épouvante, ſon cruel eſprit me

poſſede ! Son ame, inſenſible au cri du ſang, eſt paſſée toute entiere en moi. Le barbare, alors même qu'il n'eſt plus, conſeille encore des attentats contre la nature. Ce ſont ſes fureurs qui m'entraînent ! C'eſt par un autre forfait que ſa mere le va ſuivre dans la tombe exécrée où ſes forfaits l'ont mis !

Adieu, mes filles, ... Les piſtolets de votre pere ſont là, ſur ma table. Je les ai chargés ſans frémir; ſans frémir je m'en ſervirai. Je n'irai pas, laiſſant le ſoin de ma deſtruction aux douleurs d'un poiſon lent, m'expoſer aux terribles ſecours de l'art; & foible victime, diſputer quelques heures au trépas. Non; qu'un coup prompt, unique, ſans remede, tranche mes deſtinées; & qu'au moins ces guerriers, ſi vains de leur courage, apprennent

qu'une femme auſſi peut atteindre à leurs ſublimes vertus.

Perſonne pourtant ne me ſoutiendra dans le trouble inſéparable de ces derniers momens ! Pas un mot conſolant ne pourra m'être adreſſé ! Aucun de mes enfans ne fermera mes yeux !... Tes enfans ? malheureuſe ! jamais tu n'en eus qu'un ! C'eſt celui-là qui t'attend ! qui t'appelle ! qui te preſſe !... qui te dira, cruelle, qui te dira laquelle de tes filles eſt la plus charmante ? & laquelle tu rendis la plus infortunée ? .... Hélas ! je ne ferai plus quand elles recevront ce monument de mes inutiles remords. Je n'ai vécu que pour leur malheur : & le genre même de mon trépas, va peut-être leur coûter encore des pleurs ameres.... Mais quelles dangereuſes penſées me pourſuivent & m'arrêtent !

Un moment de foibleſſe pourroit me ſaiſir ! Hâtons, hâtons le depart ; il eſt trop néceſſaire. Emilie, Dorothée, adieu ! adieu, mes filles ! .... Et toi, Varmont, reçois ta mere.

Fin du troiſieme & dernier Volume.

AU LECTEUR.

Quand l'assemblée nationale aura décrété le MARIAGE DES PRÊTRES *& le* DIVORCE, *il me sera permis de vous donner, dans une très-courte brochure, que vous appellerez un supplément, si bon vous semble, les détails peut-être intéressans d'un triple mariage : celui de Bovile & d'Eléonore, celui de Dolerval & d'Emilie, celui de M. Sévin &..... Je vous le dirai ; je vous dirai quelle femme, assez charmante pour ressembler beaucoup à sa Juliette, a pu rendre au bon curé la raison & le bonheur.*

73741814

Vet. Fr. II A. 1125

TAYLOR INSTITUTION

DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

ZAHAROFF
FUND